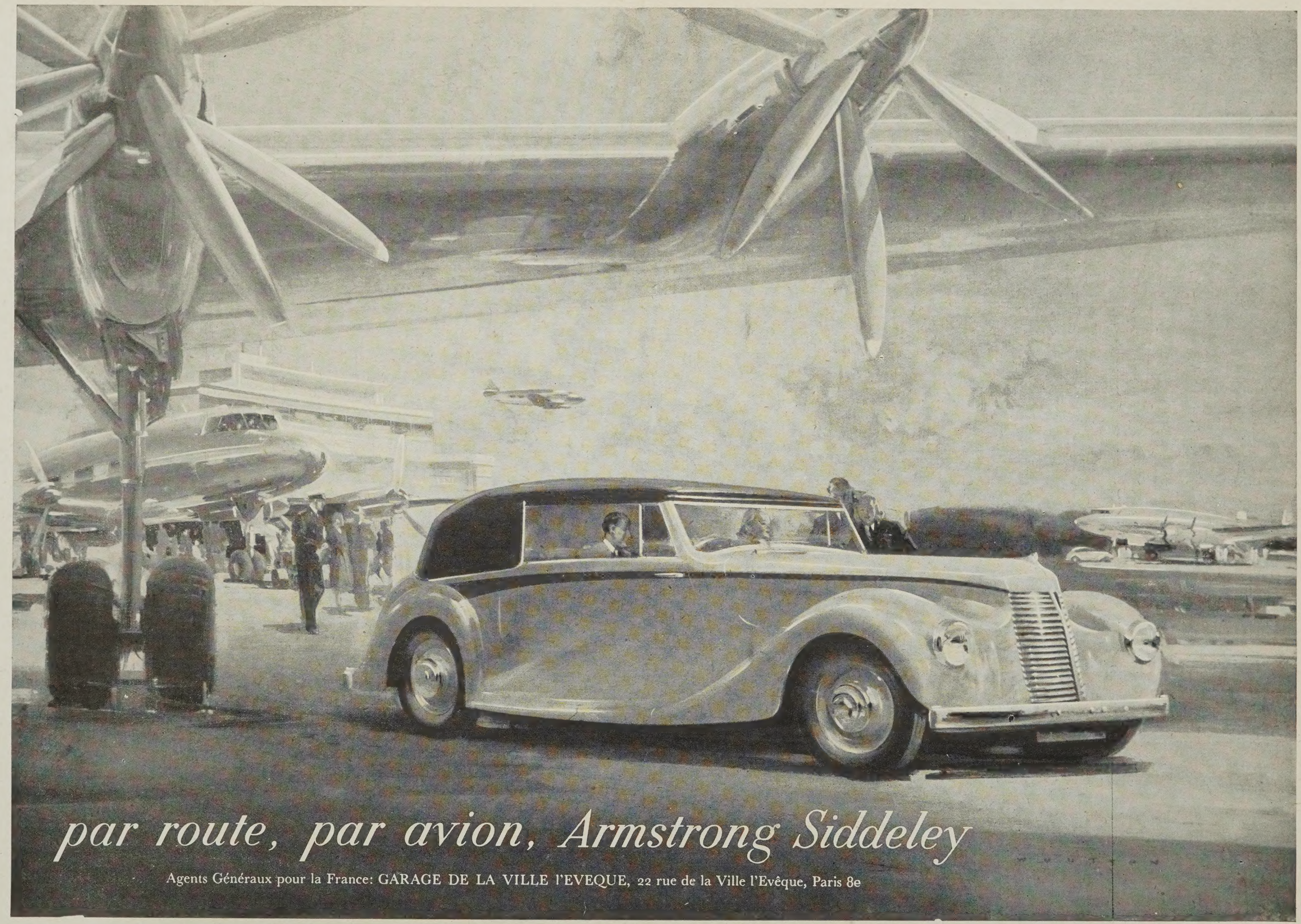
92 18 JUIN 1949 Illinois U Library 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

S. A. R. LA PRINCESSE ELIZABETH ET SON ONCLE LE DUC DE GLOUCESTER CHEZ LES HORSE-GUARDS

(Voir notre reportage page 659.)



ARMSTRONG SIDDELEY Ltd., Coventry, Angleterre

Filiale de Hawker-Siddeley Aircraft Company Ltd.

Agents généraux pour la France : **GARAGE de la VILLE-L'ÉVÊQUE, 22, rue de la Ville-l'Évêque - PARIS-8e**

3.242 E

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 192 18 JUIN 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

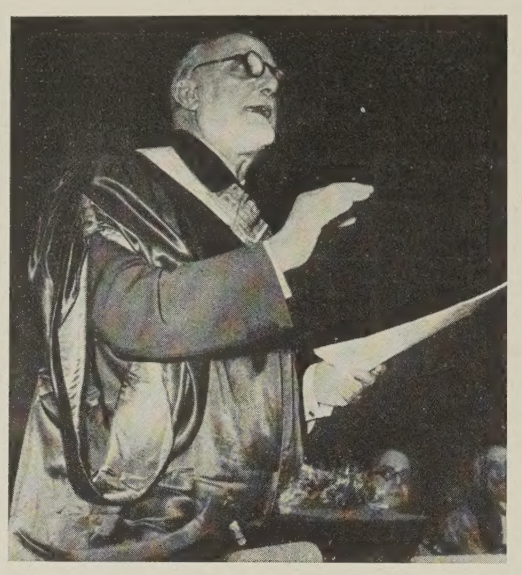
Phot. *France-Illustration* (Ellebé).

LE PÈLERINAGE DU SOUVENIR

Au cours de son pèlerinage sur les champs de bataille de Normandie, le maréchal Montgomery, vicomte d'Alamein, président du Comité des commandants en chef de l'Union occidentale, s'incline, genou en terre, devant le monument aux Morts de Falaise pour y déposer une gerbe.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

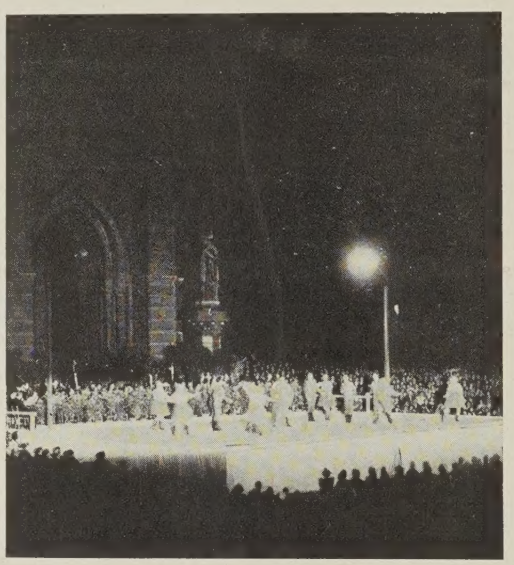
A COPENHAGUE, S. M. le roi Frederik IX, la reine Ingrid et les membres de la famille royale assistent à la célébration du centenaire de la Constitution danoise signée le 5 juin 1849 par Frederik VII.



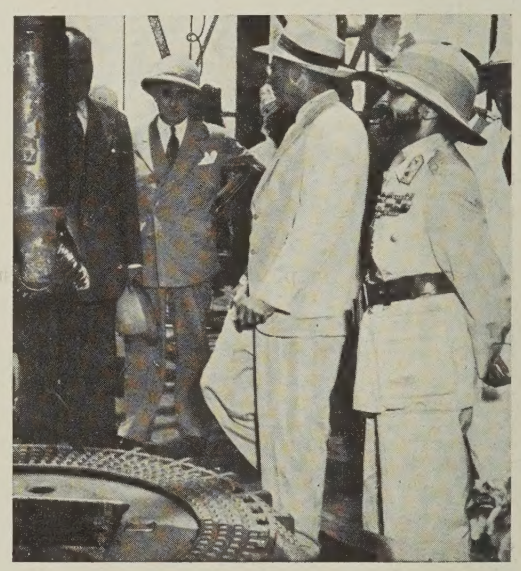
A TOULOUSE, le comte Sforza, ministre des Affaires étrangères d'Italie, prononce une allocution pendant une cérémonie au cours de laquelle il a reçu le diplôme de docteur *honoris causa* de l'Université.

A SAINT-CLOUD, S. M. Léopold III, roi des Belges, a, sous le pseudonyme de M. L. de Reti, participé au championnat international amateur de golf, où il échoua dans les quarts de finale devant Albert Prunet.

A TETOUAN, le calife du Maroc espagnol, Muley Hassan El Mehdi, a reçu de somptueux cadeaux et donné des fêtes dignes des Mille et une Nuits à l'occasion de son mariage avec la princesse Fatima Zabra.



A VIENNE, l'hôtel de ville a été illuminé pour la première fois depuis 1938 à l'occasion de l'ouverture du festival Johann Strauss, organisé pour le cinquantenaire de la mort du grand compositeur autrichien.



A GOMBORA (Ethiopie), l'empereur Haïlé-Selassié et son fils le duc d'Harrar assistent, en présence du chargé d'affaires américain, au forage des terrains de la Sinclair Petroleum dans le désert d'Ogaden.

A NEW-YORK, le général Dwight D. Eisenhower, président de l'Université de Columbia, confère le titre de *Honorary Doctor of Laws* au général Lucius D. Clay et au général Omar N. Bradley, chef d'état-major.

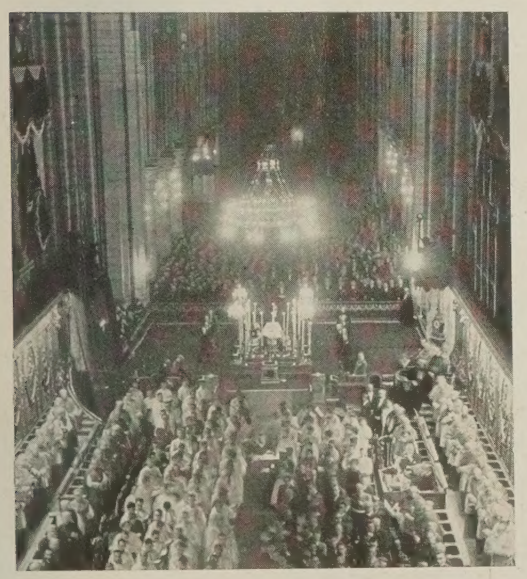
A CHANTILLY, où le Prix de Diane et le soleil avaient attiré la foule des élégantes et des sportsmen, la célèbre épreuve a été remportée par Bagheera, montée par C. Bouillon et appartenant à M^me^ R. Forget.

AU MONT MARIO, le général M. W Clark, qui commandait en 1944 la V^e^ armée, rend hommage, avec M. Fouques-Duparc, ambassadeur de France à Rome, aux morts français de la campagne d'Italie.

LES OBSÈQUES DU CARDINAL

PARIS a fait à son archevêque le cardinal Suhard des obsèques solennelles. De la rue Barbey-de-Jouy le cortège a gagné Notre-Dame par les quais. LL. EEm. Roques (Rennes), Gerlier (Lyon), Frings (Cologne)...

... précédaient le fourgon automobile, entouré de dignitaires catholiques, notamment le R. P. Riquet, prédicateur du dernier carême, le chanoine Hollande, M^gr^ Blanchet, recteur de l'Institut catholique...

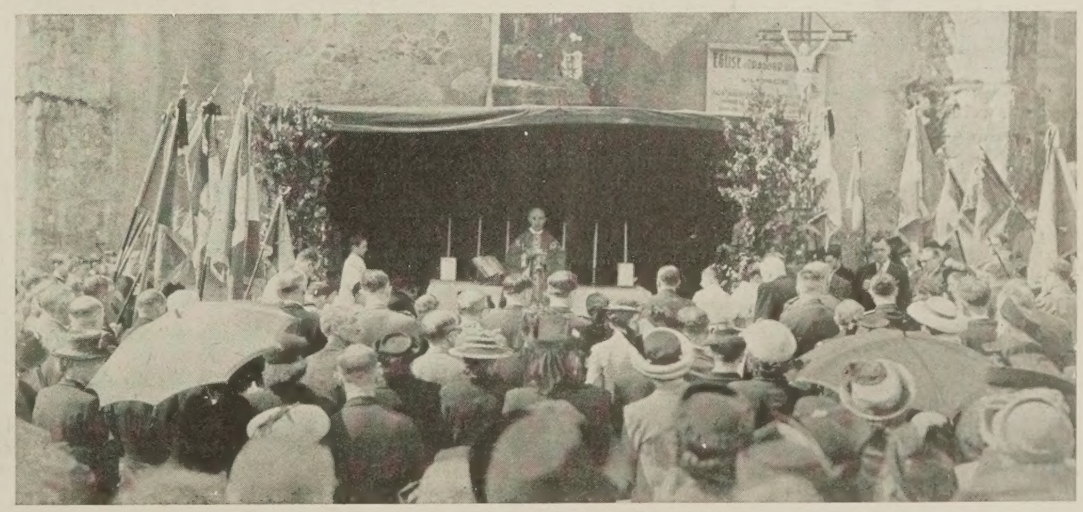


... à Notre-Dame, en présence du clergé, des représentants du chef de l'Etat, du gouvernement, des membres du corps diplomatique, la messe de *Requiem* a précédé la tumulation, qui eut lieu dans la crypte.

A LA VILLE MARTYRE D'ORADOUR-SUR-GLANE

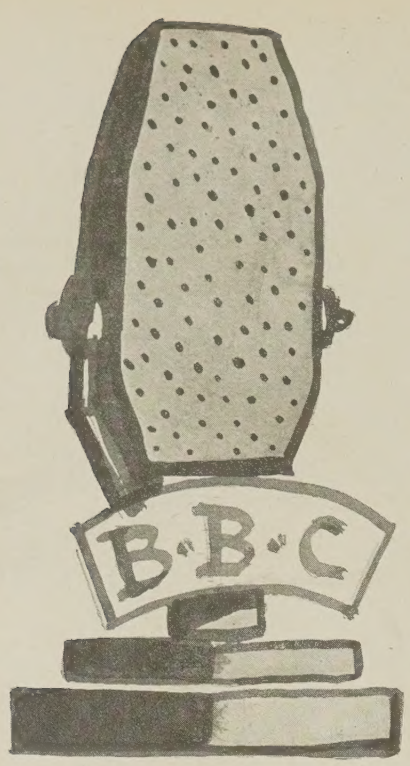
M. PAUL RAMADIER, MINISTRE DE LA DÉFENSE NATIONALE, REMET LA CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR

Le jour même où M. Vychinski proposait aux trois ministres des Affaires étrangères de Washington, de Londres et de Paris d'étudier un traité de paix avec l'Allemagne et d'évacuer celle-ci un an après la signature de ce traité, M. Paul Ramadier, ministre de la Défense nationale, se rendait à Oradour-sur-Glane, la cité martyre du Limousin que les Allemands ont anéantie en quelques heures le 10 juin 1944. S'il est des crimes qui sont la honte de tout un peuple, celui d'Oradour est bien du nombre. M. Paul Ramadier a pu s'en convaincre quand, en compagnie de M^gr^ Rastouil, évêque de Limoges, de M. Rix, préfet de la Haute-Vienne, des personnalités civiles et militaires, il parcourut les ruines de la petite ville ; lorsqu'il assista à la messe célébrée en plein air à l'entrée de l'église où tant de femmes et d'enfants ont trouvé une mort atroce et quand, au cimetière, il s'inclina devant les fosses communes qui contiennent les restes des malheureuses victimes de la barbarie nazie. Mais l'instant le plus émouvant pour le ministre fut sans nul doute celui où, sur l'emplacement du champ de foire, il épingla la croix de la Légion d'honneur sur un coussin que lui présentaient deux jeunes orphelins d'Oradour. Cette distinction ne manquera pas de rappeler aux générations futures que la France se souvient et qu'elle fera tous ses efforts pour éviter, dans l'avenir, le retour de guerres capables d'engendrer de tels actes de barbarie.



LE 18 JUIN 1940

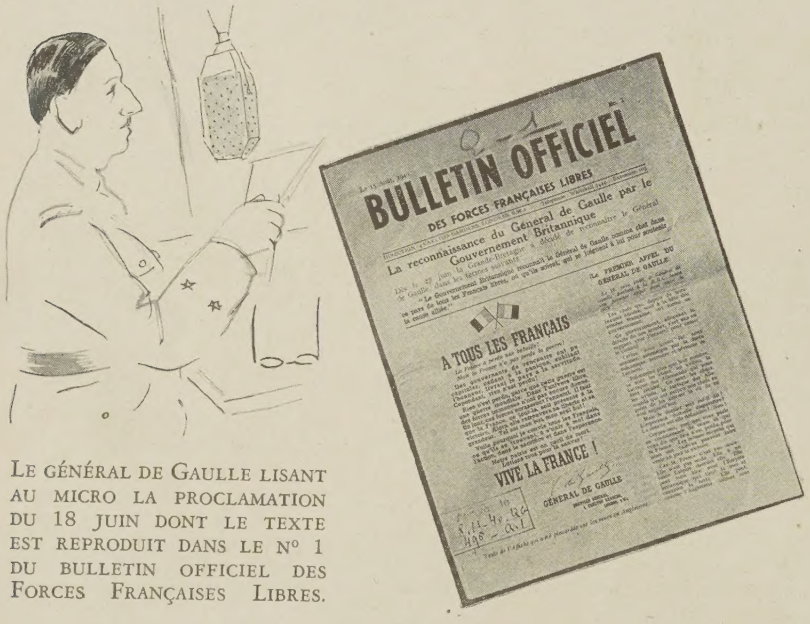
PAR JEAN OBERLÉ



La veille, le 17 juin 1940, à une heure de l'après-midi les éditions spéciales des journaux anglais du soir sortirent avec la manchette terrible : *France surrenders* (la France capitule) et j'assistai alors à un spectacle incroyable et qui, lorsque j'y repense, m'étonne encore : les Londoniens achetant les journaux sans se presser, sans gesticuler, sans crier. Ils hochaient la tête, mettaient le journal dans leur poche pour le lire à loisir chez eux. Il passait dans les rues des soldats et des officiers français qui étaient là depuis Dunkerque. Pas un geste de rancœur des Anglais à leur égard. Evidemment les visages étaient plus graves que d'habitude. Mais ils savaient qu'ils continueraient la guerre sans la France et ils étaient convaincus qu'ils la gagneraient. Et si on leur avait demandé comment ils comptaient la gagner, ils auraient sans doute dit : « Nous faisons confiance à Churchill. » Et, dans le fond, ils auraient eu raison.

Ils ne pouvaient pas savoir, ils ne se rendaient pas compte que sur les routes bombardées par les avions allemands et italiens des millions de Français erraient au hasard, mêlés affreusement aux troupes désorganisées. Le commandement dépassé par les événements ; le gouvernement résigné ; le maréchal Pétain décidé à arrêter cette situation inextricable : son message du 17 juin à la radio, s'il terminait l'épouvante, commençait le désespoir.

Le général de Gaulle entendit à Londres le message du maréchal Pétain. Il



Le général de Gaulle lisant au micro la proclamation du 18 juin dont le texte est reproduit dans le n° 1 du Bulletin officiel des Forces Françaises Libres.

s'y trouvait en tant que sous-secrétaire d'Etat à la Défense nationale du ministère Paul Reynaud. Il était général de brigade à titre temporaire. (Il doit l'être toujours, d'ailleurs.) De Gaulle était venu voir Churchill pour lui parler de la proposition, émise par ce dernier, d'une union franco-britannique. « Je dois réunir le cabinet britannique », dit-il à de Gaulle. « Hâtez-vous, lui répondit celui-ci, car le conseil des ministres français devait se réunir à midi et j'ai obtenu qu'il ne se réunisse qu'à 5 heures. » A 5 heures du soir Churchill, sortant de la salle du conseil, annonçait à de Gaulle que le cabinet britannique approuvait le projet. De Gaulle aussitôt téléphona à Paul Reynaud à Bordeaux, l'encouragea, lui dicta le projet d'union, puis partit pour Bordeaux en avion. Il y arriva à 9 h. 30 du soir, le conseil était terminé, Reynaud avait démissionné, Pétain l'avait remplacé. De Gaulle sachant Pétain et Weygand décidés à capituler saute dans l'avion du général Spears (avec lequel il devait avoir tant d'ennuis à cause de la Syrie) et revient à Londres.

Le 17 juin 1940 de Gaulle a informé Churchill qu'il restera à ses côtés. Et tous deux entendent le message de Pétain.

De Gaulle habitait alors près de Hyde Park, à Seamore Place, petite place discrète, un pied-à-terre utilisé naguère par son chef de cabinet Laurent. On peut imaginer ses pensées de cet après-midi et de cette nuit du 17 au 18.

Dans la matinée du 18 juin de Gaulle rédige un message aux Français pour répondre à celui de Pétain. Le désespoir a parlé la veille. L'espoir va y répondre le lendemain.

De Gaulle remet au général Spears, avec lequel il restait constamment en liaison, le texte de son message pour qu'il le montre à Churchill. Avec l'approbation de celui-ci, il se rend dans le bâtiment de la B. B. C., Portland Place, et, à 18 heures, lance son appel aux Français.

« En lançant cet appel, m'a-t-il dit plus tard, j'espérais que beaucoup d'entre eux pourraient venir en Angleterre. J'espérais que de nombreux bateaux viendraient aussi. J'espérais que cet appel porterait sur l'esprit français. Le fait que j'étais membre du gouvernement jusqu'à l'arrivée de Pétain pouvait, selon moi, avoir une valeur politique. J'espérais pouvoir constituer à Londres un comité national avec des personnalités importantes. Entre le 18 et le 23, j'essayai de faire embarquer des troupes de France pour l'Angleterre. »

Le général de Gaulle lança un nouveau message le 19, puis le 22 et le 24, et le 26 pour répondre au maréchal Pétain. Il continua ensuite la série de ces messages à intervalles irréguliers. Son dernier message fut celui du 6 juin 1944 pour annoncer aux Français le débarquement libérateur.

Je vis le général de Gaulle à Londres à cette époque. Je le vis pour la première fois sur les journaux londoniens qui annonçaient son appel et donnaient une photo de lui. Il portait à cette époque le képi rouge à feuilles de chêne, la culotte de cheval et les leggins. Il portait aussi ses décorations. Quelque temps après on ne le vit plus qu'en pantalon long et képi kaki, une minuscule croix de Lorraine à la place des décorations qu'il ne porta plus jamais. Est-ce parce que le gouvernement de Vichy, peu après son appel, l'avait condamné à mort par contumace et dégradé ? Je ne sais. Il ne s'est jamais confié à ce sujet.

Par contre il m'a dit un jour : « On me reproche mon entourage. J'ai pris ce que j'ai trouvé. Je pensais que des personnalités importantes viendraient me rejoindre : elles ne sont pas venues. »

Je ne sais si beaucoup de Français ont entendu, dans la pagaye indescriptible de l'exode, le premier appel du général de Gaulle. Je crois que si l'on en a parlé très vite en France c'est parce que la radio française répétait constamment : « L'appel du général de Gaulle à Londres n'a aucune valeur et le général n'a aucun mandat régulier pour le faire. »

Mais dans le cœur des Français, débordant de l'amertume de l'humiliation, même chez ceux qui reconnaissaient que l'armistice était indispensable, il restait une lueur d'espérance, un sentiment qui, si minime qu'il fût, si faible qu'il fût encore, voulait dire : « Cette défaite est trop injuste. Nous avons voulu protéger la liberté menacée. Nous avons succombé, mais la liberté ne peut pas périr et Hitler ne peut pas gagner cette guerre. » C'est parce que son appel a été la résonance de ce sentiment que le geste et l'attitude du général de Gaulle ont, ce 18 juin 1940, incarné l'âme de la nation, écrasée mais non soumise. Quand ce ne serait que pour cela, les Français devraient lui en être éternellement reconnaissants...

De Gaulle était arrivé le 18 juin à la B. B. C., son éternelle cigarette aux lèvres et les gants blancs à la main. Le lieutenant de Courcel, son officier d'ordonnance, l'accompagnait et ne le quitta que pour aller se battre glorieusement en Libye. Chaque fois qu'il venait parler au micro de la B. B. C. il était annoncé par le lieutenant Maurice Schumann qui se penchait par-dessus l'épaule du général, assis devant le micro son texte à la main et ses lunettes sur le nez, et disait d'une voix forte : « Honneur et patrie : voici le général de Gaulle. » Le général lisait son texte, toujours admirablement rédigé, d'une voix un peu caverneuse souvent rythmée à contretemps. Mais nous savions qu'en France des millions de Français l'écoutaient religieusement, volets fermés et l'oreille collée au micro à cause du brouillage.

Nous restions peu de Français à Londres aux côtés du général de Gaulle. Les autres avaient obéi à l'appel du gouvernement de Vichy, étaient rentrés sur des bateaux que les Anglais avaient laissé librement partir. L'un d'eux fut coulé dans la Manche par un sous-marin allemand et ses passagers vinrent nous rejoindre.

Et puis les événements se déroulèrent comme on sait et prouvèrent enfin le don prophétique inouï du général de Gaulle.

Aujourd'hui ce 18 juin 1940 semble loin. La France s'est retrouvée en 1945 au rang des nations victorieuses et sa prodigieuse vitalité en fait à nouveau le pays le plus agréable du monde. Mais il a fallu ces longues années de misère et d'occupation, de bassesse et d'humiliation, ce long tunnel au bout duquel avait brillé le fanal d'espoir allumé le 18 juin 1940 par le général de Gaulle, seule lueur dans les ténèbres, seule veilleuse avant l'aube, si longue à venir.

La comtesse Danner exerça son influence sur le roi, auquel elle s'unit morganatiquement.

Le préambule de la constitution donnée par le roi Frédéric VII a son pays.

Peint lui aussi par l'Anglais Young, Frédéric VII, dont le nom est resté populaire au Danemark.

LES CENT ANS DE LA CONSTITUTION DANOISE

En l'année 1848 l'Europe bouillonne.

Au signal de la France, en février, les peuples répondent. En Autriche, en Allemagne, en Italie, en Hongrie. Un puissant mouvement les lance à la conquête de la liberté. Printemps d'enthousiasme et d'espoir.

Le Danemark, qui fête en ce mois de juin le centième anniversaire de sa constitution, n'échappa pas à ce grand courant. Quand le 20 janvier 1848 Christian VIII mourut, il laissait son peuple déçu de n'avoir point reçu de lui la charte d'émancipation qu'il en attendait. Mais si le roi défunt n'avait pas signé la transformation du régime il n'avait pas ignoré l'évolution des idées chez ses sujets et il avait recommandé à son fils et successeur d'en tenir compte.

Frédéric VII était d'une intelligence trop ouverte pour négliger ce sage avis. Aussi bien l'esprit de rénovation se propageait de manière telle que, selon l'expression d'un contemporain, les plus conservateurs devenaient libéraux. Dès son avènement le souverain dut à la fois faire face à la tentative de sécession des duchés de Sleswig-Holstein et donner satisfaction aux revendications dont le 20 mars 1848 le conseil municipal de Copenhague se faisait l'interprète.

Il y eut sans doute alors de l'agitation, mais nulle violence. La foule se massa le 21 mars devant l'hôtel de ville et des députations se rendirent au château royal. Frédéric VII les assura qu'il serait pour son pays un chef fidèle. Le 23 des délégués du Sleswig arrivèrent dans la capitale. Le lendemain ils retournèrent à Kiel et proclamèrent un gouvernement provisoire. C'était la guerre entre le Danemark et les duchés, qui ne prit fin qu'en 1850. Elle n'interrompit pas la pacifique révolution politique qui s'accomplissait. Le 5 octobre les représentants des Etats provinciaux adoptèrent un projet de constitution dont on discutait depuis avril. Une assemblée constituante se forma le 23 du même mois. L'évêque Monrad et Orl Lehmann y tinrent un rôle prépondérant. La constitution qui mettait fin à l'absolutisme fut votée le 25 mars 1849 et signée par le roi le 5 juin.

Il eut, dit-on, quelques hésitations au dernier moment. Mais ses scrupules furent victorieusement combattus par la comtesse Louise Danner, à qui devait l'unir un mariage morganatique. Née Rasmussen, tour à tour danseuse, modiste, elle gardait de ses modestes origines le goût du peuple, le désir de le servir. Et ses sentiments étaient devenus des convictions sous l'influence d'un journaliste libéral de ses amis. Frédéric VII était d'ailleurs fait pour l'entendre, lui qui répétait : « L'amour de mon peuple est ma force. »

La Constituante danoise de 1848. (Tableau de C. Hansen.)

Ainsi naquit la constitution du Danemark, assouplie et modifiée plus tard, le 5 juin 1915 notamment, en pleine guerre, par l'octroi du droit de vote aux femmes.

Le peuple danois a su mettre admirablement à profit la liberté qui lui était accordée et montrer qu'il en était digne. Son histoire, depuis que la constitution de 1849 a été mise en vigueur, est celle d'une nation dont le sens politique est allé grandissant et qui peut se permettre des expériences hardies, parce qu'elle les tente à des moments et dans des circonstances favorables. Ces résultats sont dus à une éducation civique entreprise dès l'école, poursuivie dans les différents milieux et qui conduit le Danois à prendre clairement et vivement conscience de son rôle individuel dans la gestion de l'Etat.

Cette orientation vers des solutions pratiques a permis d'entreprendre et de mener à bien de nombreuses réformes qui ont contribué à assurer aux Danois plus de confort et de bien-être. Le goût d'un niveau de vie élevé est implanté dans ce pays. Fortement organisés, les syndicats agissent avec énergie, mais sans démagogie, pour obtenir de meilleures conditions d'existence. La participation au pouvoir d'hommes issus de leurs rangs les y aide en même temps qu'elle rend plus attentives à la notion du possible les organisations où ces hommes ont milité. Le président du Conseil, M. Hans Hedtoft, n'est-il pas un ancien ouvrier lithographe ?

La monarchie danoise s'est toujours montrée soucieuse de se tenir très près du peuple, de ne pas contrarier les réformes souhaitées. Grâce à son sens de l'opportunité et de la justice la démocratie prospère à l'ombre de la couronne. Et le Danemark, à l'avant-garde des progrès sociaux, pourrait s'approprier un mot de Lamartine et dire qu'il ne fait d'autre prosélytisme que celui de l'estime et de la sympathie.

R. D.

La terre se fait plus rase, plus dépouillée, comme pour se mettre au plan de l'Océan.

IMAGES D'ARMOR

LA BRETAGNE OCÉANIQUE

par Pierre Chevrillon

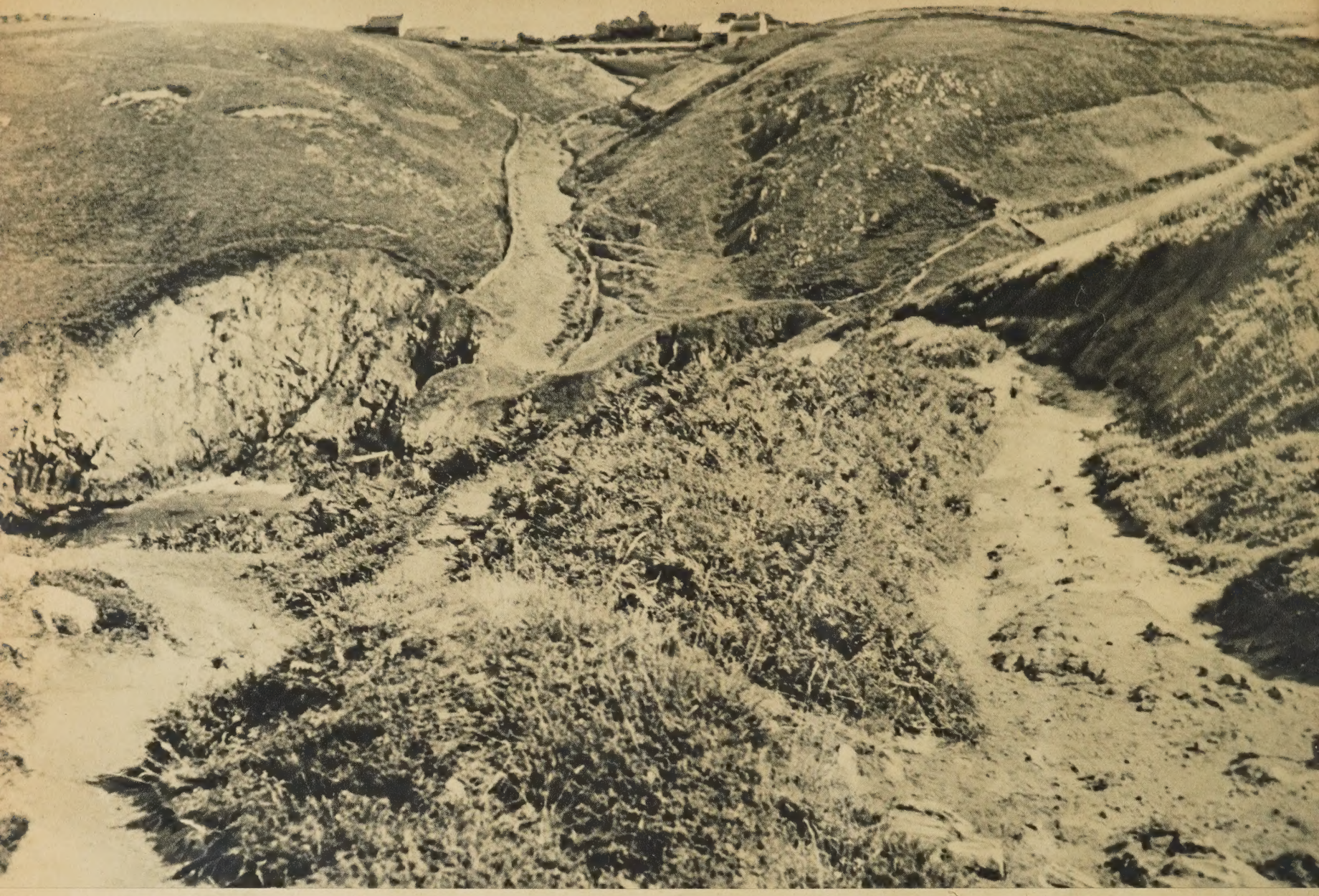
J'entendais récemment quelques anciens chants bretons : aussitôt toute la Bretagne s'évoque.

Admirable accord de ces vieux airs, aujourd'hui presque perdus, et de la terre qui les a fait sourdre, comme si par ses chanteurs de jadis elle-même s'était donné une voix... Elle-même, aussi spontanément devenue sa propre musique élémentaire qu'elle est sa propre lande, ou ses granits, ou la respiration de ses marées, ou ses obliques et fins rideaux de bruine, ou la tiédeur et le secret de ses chemins creux, ou la profondeur de ses tempêtes que fixe le geste pathétique d'un arbre, ou les humides transparences des ciels et cette allégresse qu'est là-bas le soleil. Qu'il s'agisse de vieux chants religieux qui semblent transposer sur le mode vocal aussi bien la pure ligne romane de quelque bas porche d'église que la levée dans les grands paysages — toute nue, mais solennelle, rythmée — de tant de pierres qui n'ont plus d'âge : menhirs alignés ou épars, aiguilles rocheuses de l'Arrhée et des côtes ; ou qu'il s'agisse des nostalgiques refrains qui dans la vie de mer redisaient le pays aux pêcheurs ; ou encore de ces chants populaires qu'accentuait fortement le pas asymétrique des danses ou bien le sonore entre-choc des verres pleins de soleil et de fumées, dans la gaîté parfois morose des buveurs : toujours c'est le même accord fondamental (dans ses mystérieux prolongements souvent mineurs) entre cette terre occidentale et ces tonalités primitives.

On comprend alors à quel point ce pays a vraiment son caractère propre (s'accompagnant de quelles sensibles variances) pour qu'il l'ait ainsi imposé à ses hommes et pour qu'à travers eux ces chants-là, transmis, par tradition orale, d'une génération à la suivante, nous l'aient traduit et nous l'aient répété avec cette émouvante exactitude. Chants maintenant, hélas ! presque oubliés. Mais comme je les écoutais l'autre jour, à peine rappelés plutôt que chantés par quelqu'un dont l'enfance, jadis, s'était éveillée parmi eux, je sentais revivre en moi ces mêmes singulières correspondances que tant de fois là-bas, devant une anse de rivière marine, devant une lande, un ciel, j'ai reconnues.

Et d'elles alors, inversement, et à son tour, tout ce monde renaître.

Nous y sommes maintenant — et, aussitôt, repris ! Comme si soudain nous était revenue notre façon de respirer d'ici : plus ample, plus tranquille et libre. Ici, presque au bout de la presqu'île. Dans cette région extrême où il semble que la terre se fasse toujours plus dépouillée, plus rase, comme pour se mettre au même plan que l'océan, ainsi ouverte à son sel, à ses rumeurs, avant qu'elle s'achève en lui. Cette basse région qui commence à hauteur de Lesconil et qui, à Penmarch, Saint-Guénolé, fait le tournant de la côte pour s'en aller par La Torche, Notre-Dame-du-Tronoen et Penhors border la baie d'Audierne. Le sol est chauve ; l'herbe, maigre, brûlée ; l'arbre, disparu aux approches de la mer. Farouche pays où partout le rocher affleure, où seuls d'abord les grossiers petits murs de granit qui divisent les étendues et les basses maisons de chaux blanche avec leurs deux cheminées suggèrent la présence de l'homme. Un cheval, broutant ces pauvres herbes, paraît si grand ici et singulier. La large coque inclinée d'un bateau s'aperçoit sur ce qu'on devine être la grève... Lieu sauvage dont la grandeur hors du monde semble préparer l'affrontement d'un continent avec la mer : sans doute inspirerait-il une sorte d'effroi si la solitude de ses espaces n'était ainsi rompue — elle-même en quelque sorte rassurée — par tous les menus signes de quelque précise activité humaine, mi-paysanne, mi-maritime : un pré de goémons qui sèchent ; quelques lentes bêtes paissant ; des filets étendus, attendant d'être « posés » ; un rare et misérable champ de seigle ; deux ou trois casiers à crabes ou à homards qui semblent oubliés là ; les géraniums ou les roses d'un jardin. Dans leurs ensembles, les immenses plans d'herbe et de pierre, où se promène çà et là un chemin de sable, gardent leur sévérité, mais, par ces détails humains que l'œil d'abord n'aperçoit pas, ils reçoivent une signification autre, leur vastitude devient familière qui vous prend, qui vous porte à la fois dans son grand rythme désertique et dans sa protégeante intimité.



UN CHEMIN CREUX SINUANT DANS LES TERRES ARIDES, MÉLANCOLIQUE ASPECT DE CETTE COTE BRETONNE OU LA MER NE CESSE JAMAIS DE MORDRE.

Pays de Lesconil et du Guilvinec — les heures du marcheur sont lentes parmi tant d'immobilité grandiose et ces secrètes vies partout éparses... Mais là, grisés d'animation, grouillants, les petits ports, qui se dissimulent, le happent, et dès qu'il y est et avant même qu'il sache comment le voici au cœur de cette activité, là où tout le flux humain l'a entraîné (et d'où montait un reflux comme alourdi), là où le gros bourg s'oriente et se dispose de telle sorte qu'il s'approprie au mieux — à force d'hommes, de bateaux, de filets, de jeunes mousses aux agilités de chat, de cordages, de voiles, de moteurs, de lignes, de dragues, de casiers — tout ce qu'il est capable de rêver que la mer tient en réserve pour lui ! Ainsi retiré, et comme retranché dans un repli de la côte, communiquant avec la pleine mer par une étroite passe que diminue encore le puissant môle — barrage en même temps que défi — il retient et il ferme sur soi un petit morceau de mer qu'il s'isole, se réserve et s'équipe pour les grands départs légers, à vide, et les retours tout chargés de butin. On sort, on rentre, les deux mouvements se croisent, se mêlent, l'un seulement plus marqué que l'autre selon que c'est marée descendante ou jusant : les voiles hissées ou amenées ouvrant comme des ailes d'insecte, ou repliant leurs tons montés et sourds. Les bas « teuf teuf » des moteurs installés au ventre des grosses barques se fondent dans une pulsation onctueuse. Ailleurs l'eau se déchire à peine sous la godille découpant ses « huit » et se joint dans l'opaque et le lustre et l'ondulation lente du sillage. De tant de vie et de tant de mouvement l'air lui-même ici n'est pas exclu — tournoyant qu'il est de goélands et de mouettes, ailes planantes portant les corps insignifiants et les têtes infimes qui s'allongent vers le bec et vers la nourriture : les petits cris flûtés mais avides tournent aussi et disent ce qu'ils veulent dire. Air et ciel également tout vivifiés de cette véhémente odeur des ports — varech, poisson, goudron et sel — si forte ici qu'on s'attendrait presque à voir flotter je ne sais quelles particules et qu'on s'émerveille du jour transparent. En bas, et vues de la jetée d'où plonge mon regard, les embarcations amarrées, tout adhérentes à l'eau huileuse (il y a là souvent des moires épaisses), semblent avoir élargi leurs flancs pour toute la profusion et les luisances des beaux poissons agonisants : la viscosité et l'allongement du congre dont on pressent, rien qu'à l'œil, ce que dut être la dureté agile semblable à une souplesse de muscle. Les amoncellements bleus de maquereaux si nus et si précieux ; la sardine, la vieille, la morue, et parfois aussi un gros ange ou un énorme chien de mer... Toutes ces espèces, et combien d'autres, étrangères ou peut-être ennemies, mais ici somptueusement expirantes à l'air, et si curieusement fraternelles dans ce pêle-mêle et cette fin étrange, et aussi dans la fluidité obscure et brillante dont tous ils participent encore. Plus loin, sur le plancher d'un autre bateau, les homards, alourdis par l'absence de l'environ mouvant qui les portait et qui, en supprimant leur poids, donnait à leur démarche carapacée sa liberté légère et menaçante, s'affaissent cruellement sur leurs pattes grêles, sur leur large queue repliée sous eux, tandis que les pinces, dans leur énormité appesantie mais désormais trop finement articulée, semblent à peine leur appartenir : elles sont encore cependant attentives... Vivant entassement, quoique presque immobile, de nuit bleue aux reflets de cuirasse, et des formes complexes qu'on y distingue, aussi précieusement accordées toutefois que celles d'un vaisseau ou d'un violon — mais redoutablement armées. Langoustes aussi, tachetées de rose, comme des fragments de vieille roche arrachés aux fonds et dont l'obscure vie retirée affleure dans la broussaille sensible des lentes antennes.

Je pense ici surtout au Guilvinec, mais dans ces ports de Bretagne dont chacun est marqué du fort caractère qui lui est propre (rien de moins identiques qu'Audierne et Douarnenez, que Lesconil, Concarneau, Camaret), c'est toujours cette même concentration exaltée et innombrable où, bien plus que dans les ports d'ailleurs, la mer est partout : hommes, gosses, bateaux, engins de toutes sortes qui la prospectent, la fouillent et qui, par la vieille habitude de tirer d'elle tout ce qu'ils peuvent, participent diversement — mais avec quelle juste exactitude — de ses espaces, de ses rythmes (regard et gestes des hommes, genou souple, balancement de l'allure), vont au-devant des formes et des démarches de tout ce qu'elle recèle de vie (formes variables des casiers, mailles changeantes et précises des filets, et leurs couleurs : le bleu vert, le bleu gris, qui se fondent aux profondeurs, aux transparences).

Tout ce qui va repartir à l'océan et — crustacés, poissons, coquillages — tout ce qu'on a arraché de lui : nécessaires et comme rituels échanges, concentration véhémente ! Dans cet espace ramassé que limitent la jetée, le quai, les maisons et les « bistros » du port, qui s'ouvre seulement sur la passe brève, où s'insère la ligne mouvante du ciel et de l'eau — quelle présence, quelle densité de la mer (pourtant ici à peine visible) dans ce qui, pour ces hommes, pour ce peuple, est à la fois le corps à corps avec elle et en elle la communion totale !

Maintenant Penmarch, Kérity, Saint-Guénolé;

l'avancée occidentale de cette côte sud, là où elle prend son tournant vers le nord pour repartir ensuite vers l'ouest : d'abord en cette lente et basse incurvation qui de l'Anse de la Torche s'en va jusqu'aux abords d'Audierne ; puis droit pour ce défi extrême qui sera lancé jusqu'en plein océan ; l'échine décharnée du Raz.

Pointe de Penmarch : bref et décisif promontoire que les hommes ont hérissé de leur présence ; comme s'ils voulaient ici être multipliés tant pour l'affirmation offensive d'eux-mêmes devant les vides, les colères, les engloutissements de cette mer dangereuse (mais poissonneuse) que pour leur refuge aussi, le retranchement de chacun parmi tous, l'abri d'un feu et d'un toit parmi tous les autres. Partout sur le ciel, dont l'ample transparence et la lumière sont déjà celles qu'il prend au-dessus de la mer, ou contre les nuées, les vapeurs pleines de vent ou, au contraire, les immobiles grisailles — partout les arêtes dures, inégales des toits différemment orientés selon que la mer est au sud ou à l'ouest — la répétition des deux cheminées. Partout aussi la claire opacité de la chaux qui, pour peu que le jour soit obscur, prend une espèce de blancheur tragique et qui, même à des distances reculées, en accrochant sur soi le moindre soleil, troue de points lumineux et voyageurs ces grandes monotonies peuplées.

Ici, sauf autour du port lui-même, chaque gros village — Penmarch, Kérity, Saint-Guénolé — ne se groupe pas, chacun ramassé sur soi, mais tous les trois se répandent en une immense cohorte éparse de maisons — laquelle se dispose selon la nécessité, selon les accidents de cette terre pathétique éternellement en lutte sourde ou ouverte avec les coups de boutoir profonds ou le soulèvement furieux du flot — une vaste cohorte immobile, entrecoupée de roc et de pierre, et des enclaves, habitées de quels remous ! — d'une mer qui ne cesse jamais de « mordre » ; d'une herbe rase enfin sur un sol ocre tout fendillé et tout gercé de sel... Ici et là, souvenir d'une tempête, ou seulement de la dernière grande marée, une large flaque dans une roche creuse met un mystère, une transparence aveugle parmi une telle aridité... Partout le rocher — bastion ou rempart, figure fabuleuse debout, tapie ou gisante, ou encore simple signe semblable aux pierres druidiques qui se répètent ailleurs en Bretagne — partout, entre les maisons, les enclos, entre les cent détails quotidiens (bêtes, fleurs, instruments de pêche et, si c'est nuit, les fenêtres éclairées), ces présences multiformes et fixes devant le mouvement jamais suspendu de la mer, ce silence plus fort que cette rumeur ; ce témoignage et ce secret qui participent du planétaire, qui l'imposent ici au bout d'un continent et qui donnent par lui à toutes choses (aux tristes cheminées de quelques usines, aux mâts de bateaux aperçus derrière un môle, aux nefs basses des églises, aux deux phares) une grandeur cosmique qui les dépasse, qui les affirme en même temps qu'elle les suscite à la fois dans la majesté du signe et dans leur solitude au bout du monde.

Comme s'il voulait, lui aussi, entrer dans ces rythmes planétaires, c'est l'homme qui, la nuit, s'érige et règne par le prodigieux rayon d'Eckmühl. Du centre même de ces confins dangereux, à l'endroit exact du tournant de la côte, le phare le plus puissant de France, dominant de toute sa haute assise l'ancien phare devenu inutile (et à son pied l'infime chapelle de Saint-Pierre), dresse la tour et l'ombre inexpugnables d'où circonscrire, d'où posséder, dans l'immense giration de trois bras de lumière, ces deux fragments de terre et d'océan. Levé là naturellement, comme si les chaos, les hachures de cette côte décisive eussent exigé des hommes qu'il fût là ; ou plutôt comme si lui-même s'en était exprimé et délivré pour cette exaltation qui les signale, pour ces trois rayons tournants, nés d'un point dans le ciel comme d'un oiseau de feu et qui, alternativement, ayant balayé les vides de la mer, révèlent, dans une succession brisée d'éclairs, des groupes de toits, des mâts de bateaux, des clochers d'églises, des reflets d'eau, des présences de rocs, de courbes et pâles fuites de grèves et, enfin, les aveugles fenêtres éparses dans le vaste pays qui accompagne le demi-cercle de la baie d'Audierne.

A Saint-Guénolé, a Penmarch, partout le rocher, figure fabuleuse, debout, tapie ou gisante.

Les anciens de la pêche gardent la nostalgie des coups de boutoir de la tempête.

L' « omnibus » : de g. a d., Toulouse-Lautrec, Lebaudy, Santos-Dumont, Louise Balthy, Alexandre Duval, Arthur Meyer, Sem, Cléo de Mérode, Léopold II, Emilienne d'Alençon.

Un Demi Siecle Chez Maxim's

par **MICHEL GEORGES-MICHEL**

Le restaurant Maxim's ! C'est évidemment un des côtés folâtres de la vie de Paris. Et les fêtes de son « cinquantenaire » risquent d'avoir plus de répercussion dans certains esprits qu'un jubilé en Sorbonne ou une commémoration historique.

N'importe. Aussi bien tant de personnages célèbres ou simplement élégants s'y sont réunis de la nuit au matin que c'est de la petite histoire, comme il n'en est que de Paris, de relater la chronique de ce demi-siècle de frivolités.

Les organisateurs des soirées dernières ne se sont point fait faute d'évoquer à la fois le monde et le demi-monde qui papillota dans le décor « style nouveau » de l'époque et dont les panneaux et les cadres de bois macaroniques ont été brillamment revernis.

Le monde ! C'était alors toute l'aristocratie des hippodromes, des Le Marois aux de Ganay, des Lebaudy au jeune Aga Khan ; un peu de la diplomatie surveillée là par un roide Crozier ; beaucoup de la politique, chaque ministre ayant sa table dans la grande salle où trônaient, avant la lettre, quelques futurs monarques autour du prince de Galles — le grand — quelques monarques même comme cet extraordinaire roi d'Araucanie qui, chaque jour, distribuait des décorations et faillit épouser Jeanne Granier. Aussi d'ex-souverains comme le gentil Manoel que l'on croyait protecteur de Gaby Deslys et qui nous demanda de lui présenter la divette, de la conduire à sa table, et l'accueillit en disant : « J'ai plaisir, ce soir, à officialiser le plus charmant des mensonges... »

Du souvenir de cette exquise jeune femme, voici le danseur qu'elle ramena d'Amérique « avec une bourriche d'huîtres », Harry Pilcer, qui, les bras, les yeux et le jarret levés, tourne encore aux rythmes naguère envolés du violon de Boldi.

Boldi, Rigo, l'enlèvement de la princesse de Caraman-Chimay, qui indigna une très vertueuse personne, M^lle^ Caroline Otero. « La belle Otero est devenue l'abbé Lotero », raillait Caran d'Ache.

Car ces dames de ce que Dumas fils appela le demi-monde, tué lui aussi par cette dernière guerre, se tenaient d'autant plus roides que leur cœur succombait facilement sous l'or du champagne et des banquiers. Feuilletez les albums de Sem : les trois Liane — Liane de Pougy, Liane de Lancy, Liane d'Argent — s'y tiennent droites et blanches comme des lis.

Annoncées au micro par Jean Cocteau, de jolies jeunes femmes d'aujourd'hui représentaient approximativement les « dames de chez Maxim's » du siècle passé, fût-ce Eve Lavallière, de qui les yeux mangeaient tout le visage et dont la voix avait ces accents musicaux que nulle ne retrouva ; Louise Balthy, qui ressemblait à feu Valentin le Désossé, portait des bijoux jusque sur les hanches et devant qui Forain lui-même levait précipitamment le coude, comme un enfant craignant les coups ; Cléo de Mérode, coiffée « à la vierge », à seize ans remarquée par le roi des Belges et « académisée », en marbre, par Falguière au Salon de 1900 ; Lantelme, traînant derrière elle l'éléphantesque Edwards, dont la mort tragique est encore un mystère.

Les soupeurs de ces récentes nuits, assis là où s'étaient si souvent attardés Sagan, Castellane, Feydeau, n'osèrent point les bombarder de ces légères boules de coton que Maeterlinck, dans une

Procès-verbal anachronique, peu méchant !

L'habit ne fait pas le moine et les belles d'aujourd'hui n'ont pas la grace souple des Liane et des Emilienne d'autrefois.

Mousseline de soie bleue, dentelle Chantilly noire et crème, tulle illusion, boa d'autruche, aigrette, cerises, pavots, perles de fantaisie, voici Anne Vernon, alias Liane de Lancy. Albert — le prestigieux Albert de la lignée des Olivier et des Frank — ami des grands du monde et des petites du demi-monde, accueille la Veuve Joyeuse, toujours jeune et séduisante. Cependant que la Dame de chez Maxim's, « la Mome Crevette » (Barbara Looge) s'efforce de ressembler a Cassive, la créatrice du role.

DANS L'AIMABLE COHUE DE LA FÊTE BATTANT SON PLEIN, LE COMMODORE DROUILLY — CHARLY POUR SES INTIMES — POLKE AVEC Mme FONTANA.

PEUT-ÊTRE LISENT-ILS LE « GIL BLAS » LA OU LEURS PARENTS LE LURENT VOILA CINQUANTE ANS.

semblable soirée, prétendait extraites de leurs cerveaux.

Pourquoi n'a-t-on pas fait mener la farandole de ces fantômes par le fantôme de celui qui fut Maxim personnifié, cet effarant et savoureux Bertrand, présent chaque nuit et chaque nuit ivre — en costume, disait-il — depuis le précédent matin ? Mais si sarcastique !

N'annonça-t-il pas un jour le roi de Portugal, Carlos, en s'écriant : « Sa Lotion !... »

L'esprit gagnait même le maître du lieu, Cornuché, qui plus tard devint l'animateur de Deauville, de Cannes.

Un jeune anarchiste s'étant introduit chez Maxim's monta sur une table et vociféra :

— Une bombe, une bombe là-dedans !

Cornuché accourut :

— Une bombe, monsieur ?... Au praliné ou au café ?

Maxim's débordait dans Paris et jusqu'à l'étranger. Chaque soirée y était marquée comme une matinée à *l'Œil-de-Bœuf*. Les chroniqueurs y ramassaient des mots plus que tel auteur dans les pièces d'autrui. Pierre Louys y fréquentait, et Richepin. Un des maîtres d'hôtel, au large front, s'y prénommait Hugo et, bien avant la comédie de Mirande, même le chasseur-chef, Gérard, millionnaire et châtelain, prêteur aux joueurs malheureux, y avait pris figure de personnage légendaire.

On préparait là des élections aux grands cercles, on y fêtait les hautes décorations, les lois votées, les réconciliations après les duels.

Ce fut toujours un lieu d'optimisme, même aux périodes les plus troubles. Je me rappelle un mot de Briand. En 1917, aux mauvaises heures, un fâcheux ayant dit au ministre :

— Nous allons tous à la guillotine !

— Allons d'abord chez Maxim's, dit Briand. La guillotine, Cagliostro la montrait dans une carafe d'eau. Vous ne la verrez pas dans un verre de bon vin...

LE CHASSEUR DE RESTAURANT

UN chasseur de restaurant débute souvent petit groom, stade indispensable qui lui apprendra l'agilité et la souplesse. C'est l'époque des taloches du chasseur-chef, dont il deviendra l'aide s'il a les qualités requises. Grâce à son aîné il acquerra, en même temps que le sourire professionnel, le « coup d'œil », élément principal de la réussite. Il lui faut retenir les noms, les titres, les nationalités, les habitudes des clients et avoir toujours dans sa poche, à défaut de mémoire, le fameux et indispensable petit répertoire où sont inscrits, avec

leurs références, certains numéros de téléphone.

Le chasseur aime la considération. S'il a un penchant bien naturel pour le client généreux, il a grande estime pour les gens bien élevés.

Le chasseur doit connaître les pièces à succès avec le nom des principales vedettes, les dates des réunions sportives et des manifestations artistiques ainsi que le moyen d'obtenir les billets d'entrée dans un temps record. Il sait trouver les cigarettes américaines, comme les cigares cubains, la dernière édition sportive, des fleurs pour Madame, exactement dans le même temps. Pas une minute d'arrêt pendant le service, des recherches faites au pas de course, des escaliers montés quatre à quatre et... le sourire en revenant.

Mais il faut insister sur la discrétion du chasseur. Là réside sa puissance. Ah ! quelle catastrophe si les chasseurs racontaient leurs secrets d'une semaine !

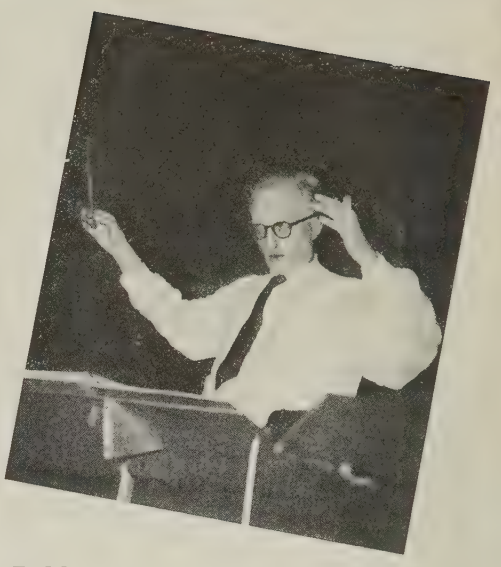
Mais ici-bas il y a toujours la récompense. Lorsque le chasseur a été sobre et consciencieux il peut prendre sa retraite, généralement à la campagne, pour respirer enfin un peu « d'air pur » ; il ne reste jamais inactif et ne peut s'empêcher, comme d'autres, de revenir de temps à autre sur les lieux de ses bienfaits.

P. V.

LE 53e ANNIVERSAIRE DE S. M. LE ROI GEORGE VI

A L'OCCASION de son cinquante-troisième anniversaire, dont la commémoration avait été retardée en raison de la grave opération qu'il a subie, S. M. le roi George VI est apparu au public londonien, accompagné de S. A. R. la princesse Elisabeth et du duc de Gloucester, pour assister à la parade des Horse Guards. De haut en bas : la princesse Elizabeth, en tenue de colonel des grenadiers de la Garde, quitte Buckingham Palace sur son cheval Winston. — Vue générale de la parade des Horse Guards. — Durant le défilé la princesse se tient légèrement en retrait de l'estrade où Sa Majesté a pris place. — La voiture du roi quitte le palais.

L'abbé Hoch, maitre de chapelle, dirige a la cathédrale la « Messe de Gran », de Liszt.



F. Munch, qui a conduit l'orchestre municipal pendant l'exécution du « Faust » de Schumann.

LE FESTIVAL DE MUSIQUE ROMANTIQUE A STRASBOURG

PAR ROBERT KEMP

Si, dix nuits de suite, la flèche de la cathédrale va percer le ciel orageux comme une aiguille de quartz incandescent, comme un bijou aigu de cristal de roche allumé du dedans ; si les monuments de la place de Broglie baignent dans une clarté laiteuse et si de petits drapeaux tricolores flottent sur tous les tramways, c'est que la Société des amis de la musique à Strasbourg est assez puissante pour offrir, de ses deniers, des féeries à la municipalité. Elle en est à son onzième festival et au troisième après la libération. Elle gouverne un budget de 13 millions et peut appeler les meilleurs virtuoses. Elle peut traiter de mieux en mieux ses hôtes. Son président, l'éminent professeur honoraire à la faculté de médecine, L.-M. Pautrier, est un homme heureux. Il jette des regards attendris sur ses artistes, sur ses collaborateurs Gustave Wolf et Paul Rouart, porte des toasts subtils et lyriques aux visiteurs. Le festival de 1949, consacré à la musique romantique, a débuté par une belle conférence et deux précieuses soirées d'art.

Dans la salle de l'Aubette M. René Dumesnil a développé une véritable « leçon d'anatomie » sur le Romantisme, mais le Romantisme n'est pas un cadavre. Il est, au fond, le fils ressuscité de Dionysos ou Zagreus lui-même renaissant. Si Socrate l'a assassiné, comme le prétendait Nietzsche, il l'a mal assassiné... Descartes lui-même n'y a rien pu. Le Romantisme date au moins des prophètes, de Job à Claudel ; il englobe les lyriques, d'Eschyle à Giraudoux. Ce n'est qu'une « crise » aiguë de romantisme au XIX^e^ siècle que les historiens se sont avisés d'isoler et de décorer d'un titre que toute la poésie mérite... M. Dumesnil fait naître ingénieusement le romantisme *officiel* de la rencontre de Herder et de Gœthe à Strasbourg. Il a rappelé toutes les définitions qu'on a données de ce mouvement ; montré comment les musiciens ont bientôt suivi les poètes, et comment le « moi » musical a explosé à son tour. Que de romantiques en Allemagne, de Weber à Wagner et à Strauss !... Et un seul pour les contre-balancer, mais si véhément : Berlioz...

Le soir à la cathédrale quatre mille auditeurs ont écouté venir à eux, du triforium illuminé, les vastes ondes des *Béatitudes* — tirées de *Christus* — et la *Messe de Gran,* de Franz Liszt. Les *Béatitudes,* de Liszt, courtes et attendries, ont été effacées par celles de Franck ; malgré moi, en contrepoint, je suivais la boucle mélodique du vieux maître liégeois : *Heureux ceux qui pleurent...* qui a fait fondre tant de cœurs. Et j'étais distrait... Mais la *Messe* composée par Liszt à la demande de l'archevêque de Gran (ou Esztergom, en Hongrie) et exécutée devant les souverains d'Autriche-Hongrie le 31 août 1856 est d'une éclatante et curieuse beauté. Peut-être marque-t-elle la réconciliation de ce grand pécheur — de ce grand voluptueux — et de la foi... Le pianiste adulé, l'amant triomphant qui semait les victimes, dans une nuée d'arpèges, va faire place à l'abbé Liszt : celui dont les images, les cheveux de neige et le visage carillonnant de grosses verrues orneront les vitrines d'objets de piété, autour de Saint-Pierre et de la Trinité-des-Monts... Pour parler à Dieu, pour crier le *Credo* et l'*Agnus Dei,* Liszt retrouve souvent l'accent du théâtre, la fougue de l'estrade. On sent pourtant sa conviction profonde ; sincères son désir de dépouillement, son besoin d'un nouveau baptême. Les voix et l'orchestre forment des accords dorés. Il semble que le soleil traverse cette musique colorée comme des vitraux... Quelles sonorités ! Quelles poussées généreuses !... Cela est plein de Wagner. Du Wagner déjà réalisé, et voici l'écho des violons divisés de *Lohengrin* ; c'est la coupe du Graal que l'officiant porte à ses lèvres... Mais il y a déjà le Wagner à venir. A peine a-t-on cru connaître les chants de miel du retour de Rome, de *Tannhäuser,* que quatre notes qui montent annoncent *Parsifal.* Ensuite l'orchestre formera cette atmosphère attentive et solennelle d'où doit jaillir bientôt le thème de l'épée... Tant ces deux astres fraternels ont exercé l'un sur l'autre une puissante attraction !... En eux se mêlaient étrangement, et peut-être indécemment, la mystique de la rédemption et la mystique païenne de la volupté... Ils étaient l'un et l'autre des pèlerins du Venusberg. Mais c'est le bâton de pèlerin de Liszt qui a le mieux refleuri.

L'exécution de la *Messe de Gran* a été admirable. Dans l'immense nef de grès rouge l'abbé Hoch, maître de chapelle, qui dirigeait, semblait d'abord perdu ; un petit scarabée noir agitant des pattes menues... Mais sa fougue grandissante, l'autorité qu'il imposait à son orchestre le métamorphosaient peu à peu... Il m'apparut à la fin comme un immense oiseau, et les pointes de ses ailes atteignaient les croisées des ogives... C'est un animateur, c'est un chef. De loin en loin, quand une bavure se produisait, il lançait un torrent de musique ; et la note douteuse était balayée. L'orchestre de la radio de Strasbourg a de la couleur et du cœur ; la chorale de la cathédrale est disciplinée. Et surtout les quatre solistes — Suzanne Danco, l'une des plus belles voix de soprano qui existent et aient existé — Elizabeth Wysor, contralto étoffé et moelleux, Raoul Jobin, ténor, Pierre Mollet, baryton, et la magnifique basse Gillig... S'il y avait une croix de diamant à décerner, elle irait à M^lle^ Danco... Le R. P. Duesberg avait prononcé quelques paroles d'introduction qui remplirent la cathédrale et les esprits.

Délicate soirée Schubert le lendemain. Nous possédons sans doute en M. Gérard Souzay le meilleur chanteur de lieder d'aujourd'hui. Son jeune visage laisse lire toutes les nuances de l'émotion. Il a beaucoup de pureté et de distinction, et il est pathétique sans excès de tension... J'ajoute qu'on admire la clarté de son articulation en allemand. Quelle que soit la supériorité du texte original des lieder de Schubert — Gœthe, Heine, Rellstat... — j'avoue que j'eusse aimé entendre ce jeune chanteur français donner — en *bis* par exemple — un échantillon de son talent dans notre langue maternelle... Ce qui reste c'est que, depuis Van Rooy, depuis l'exquise oubliée qu'était Lola Mysz-Gmeiner et Claire Croiza en ses belles heures, on n'a jamais mieux chanté Schubert que ne le chante Gérard Souzay, pensif et tendre, souriant ; puis, tout à coup, frappé d'épouvante quand apparaît l'idée de la mort. Il était accompagné avec une délicatesse de sœur, des précautions de « fée petits doigts », par M^lle^ Jacqueline Bonneau. Accord de l'art, accord de la pensée, jusque dans les plus menus filigranes de la musique. Et M. Pierre Sancan, dans la jolie *Sonate op. 120,* dans deux spirituels *Impromptus,* et deux *Moments musicaux,* pâquerettes de génie, a montré de la grâce, de la vivacité et du courage, car il chevauchait un clavier rétif.

Les grandes soirées suivantes seront consacrées au *Faust* de Schumann, à la musique de chambre (Schumann, Brahms, Schubert), à Mendelssohn, Weber... Un peu de Franck, beaucoup de Brahms, Berlioz, Chopin... Toutes musiques d'émotion, de confidence. La musique en laquelle je crois ; l'amie, la consolatrice.

(Photographies Klein.)

CHOPIN ET LE ROMANTISME

PAR ÉDOUARD HERRIOT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'œuvre musicale de Chopin s'inscrit entre l'année 1831, date de son arrivée à Paris, et l'année 1849, époque de sa mort. Elle se résume en une période, remarquablement courte, de huit années et correspond au triomphe le plus éclatant du romantisme. Non seulement Chateaubriand vit encore et illustre de sa gloire jalouse ce règne incomparable de l'esprit, mais Victor Hugo, Vigny, Lamartine, Balzac, Musset, George Sand, Gautier, Stendhal fournissent aux lettres la plus éclatante série de chefs-d'œuvre qu'elles aient jamais connue. Dans la peinture un nom domine, celui de Delacroix. La musique s'illustre par les succès de Rossini, dont l'ascension a tant chagriné Beethoven, par l'influence de Cherubini (dont nous n'avons pas encore défini et mesuré le rôle), par la virtuosité lyrique de Liszt, par la révélation d'un Berlioz. On serait donc porté à croire que le pianiste compositeur, qui n'a fait que traverser l'Allemagne, s'est laissé influencer par cette surabondance de génie, secondé par les plus remarquables interprètes, instrumentistes ou chanteurs. N'est-ce pas aussi votre heure, Maria Felicia Garcia, dame Malibran ?

En de récentes *Notes sur Chopin*, qui ont été pour nous la plus délicieuse des surprises, André Gide nous confie que, selon lui, l'œuvre de Chopin, inspirée sans doute par « un jaillissement polonais », manifeste « une coupe, une façon française », ou plutôt une influence de notre culture, qui « l'invite à exagérer les qualités précisément les plus antigermaniques du génie slave ». Voici donc Chopin institué comme un antidote de Wagner, une manière de Debussy avant la lettre. Non pas peut-être un produit de notre romantisme, mais un génie à la française.

Pour éclairer la question ainsi posée l'examen des origines de Chopin nous aide-t-il ? Son nom, certes, est français ; Maria Wodzinska, sa fiancée d'un jour, le lui reprocha gentiment ; son père, Nicolas, est né en Lorraine, où il demeure pendant dix-sept ans ; on n'a retrouvé aucune trace de son séjour, mais il écrit à son fils en français. Et M. Paul Leclercq, dans *Chopin et son époque*, reproduit une généalogie du musicien aux termes de laquelle Nicolas serait le fils d'un villageois de Marainville. Les recherches importent peu ; nous n'avons aucun droit de contester à Chopin la nationalité polonaise dont il se réclamait si fièrement. Tout au plus faut-il admettre que l'enseignement de son père, professeur de français, le préparait à bien connaître nos mœurs et notre langue.

Grâce à l'intelligente tutelle de son maître, Elsner, le génie musical de Chopin s'est formé très librement. S'il a subi profondément certaines influences, il semble que ce soient celles de Bach, auquel il demeurera toujours fidèle, et de Hændel. Si l'on peut le soupçonner de romantisme — d'un romantisme très différent de celui qui triomphe déjà en France — c'est qu'il cherche son inspiration dans le folklore de son pays et dans les écrivains qui le traduisent, comme Adam Mickiewicz. Son ami, l'auteur polonais Etienne Witwicki, l'encourage dans cette voie : « Ayez toujours en vue la nationalité et encore la nationalité... Il y a une mélodie natale, comme il y a un climat natal. Les montagnes, les forêts, les eaux et les prairies ont leur voix natale, intérieure, quoique chaque âme ne la saisisse pas. » Rien de plus juste : la science peut et doit être internationale ; l'art est national avant tout. Gluck lui-même, en dépit de son génie, a échoué dans sa tentative de créer une musique propre à tous les pays (lettre de 1773 sur *Iphigénie*). Chopin ne trahira jamais ses principes. A elle seule l'*Etude en ut mineur* composée par lui à la nouvelle de la prise de Varsovie — *la Révolutionnaire* — le consacre comme un héros national.

Dans la mesure où le romantisme apparaît, dans les pays où il se développe, comme un retour à l'idée nationale, à l'encontre d'une tradition classique plus abstraite, Chopin peut y être rattaché. Rien de plus.

Chopin est hors série ; nul ne l'a plus fortement affirmé que Schumann dans ses jugements, si intelligents et si généreux, sur l'auteur des *Mazurkas* ou des *Préludes*. Commentant la *Sonate en si bémol mineur*, Schumann signale certaine influence de Bellini, mais « ce n'est, ajoute-t-il, qu'une légère incursion vers le Sud. A peine la période chantante achevée, le Sarmate tout entier éclate dans sa hautaine originalité ». Liszt s'exprime dans le même sens après le grand concert d'avril 1841. Pour lui Chopin est avant tout un poète ; comme son ami et compatriote Mickiewicz, « la muse de la patrie lui dictait ses chants... Il a été lui, aussi bien dans le style que dans la composition... Ce quelque chose de sauvage et d'abrupt qui tenait à sa patrie a trouvé son expression dans des hardiesses de dissonance, dans des harmonies étranges, tandis que la délicatesse et la grâce qui tenaient à sa personne se révélaient en mille contours, en mille ornements d'une inimitable fantaisie ».

Il est remarquable d'ailleurs que Chopin, si généreusement traité par les plus grands musiciens de son temps, se soit montré à leur égard si réservé, si froid ou parfois même si hostile. Il feint d'ignorer le *Carnaval* de Schumann. Il lui arrive de s'emporter contre Liszt pour un point d'orgue malencontreux, et s'il est heureux d'être joué par l'auteur des *Douze études d'exécution transcendante*, il n'apprécie guère ses œuvres. Il est vrai que Liszt, depuis 1830, se déclare démocrate et socialiste et qu'il ne publiera que plus tard, après la mort de Chopin, ses œuvres essentielles. Liszt, lui, est un romantique, ennemi de toutes les règles traditionnelles de la modulation et partisan de la musique descriptive, condamnée par le compositeur des *Préludes*. Aristocrate de nature, attaché aux belles manières, secret et réservé, Chopin détestait les effets violents du romantisme et ce qu'il y avait en Liszt de démoniaque, suivant le mot de Balzac. Même son jeu de pianiste, dont on a signalé et parfois critiqué l'excessive délicatesse, la fluidité, lui était commandé par son horreur de la déclamation romantique bien plus que par sa faiblesse physique. Du même souci procède son goût du *rubato*, cette discrète liberté laissée au chant par rapport à l'accompagnement : liberté exaspérée par de nombreux disciples dont la main gauche ignore ce que fait la main droite.

Non, Chopin n'est pas un romantique. Il appréciait Schubert, son don poétique, son sentiment de la nature, son goût des pièces courtes, non sans lui reprocher quelque trivialité. Aucune sympathie pour Berlioz, dont il eût aimé peut-être *les Troyens* s'il eût pu les connaître. Un mépris justifié pour les Meyerbeer, les Halévy, les Auber. Ses maîtres préférés : Mozart et surtout Bach. Du vieux Cantor il dirait volontiers, comme Mozart à l'école Saint-Thomas : « Voilà enfin que j'entends du nouveau et que j'apprends quelque chose. » Tel qu'il apparaît dans ses conversations avec Delacroix, c'est dans la logique de la fugue qu'il trouve l'apaisement de son esprit. Cet improvisateur, ce fantaisiste croit aux règles éternelles de l'art musical. Bien plus qu'un romantique, il est un classique. Au milieu de toutes les broderies de ses accompagnements il assure toujours la pureté de la ligne mélodique.

S'il fallait le comparer nous chercherions volontiers des termes de comparaison dans cette musique russe qui s'inspire de chansons populaires et à laquelle Beethoven lui-même empruntera des thèmes. Ce sont des prétextes à des jeux et à des danses ; ses valses sont écrites non pour le salon, mais pour la prairie ; la troisième, en *la* bémol majeur, est une promenade à travers champs. Chopin ne paraît pas avoir connu Glinka, comme lui séduit par les airs nationaux, comme lui désireux de créer une musique nationale. Et *la Vie pour le tsar*, qui fut représentée pour la première fois en 1836, est une sorte de protestation russe contre l'influence polonaise. Mais l'un et l'autre demandent leur inspiration à ce génie slave qui va bientôt provoquer la puissante école des Cinq. Pendant son long séjour en France Chopin a emprunté les manières mondaines de Paris, les raffinements de son élégance. En fait il est demeuré fidèle au serment qu'il avait prononcé en quittant Varsovie, à la promesse qu'il faisait à Maria Wodzinska. Dans le grand mouvement de la musique au XIX^e^ siècle il demeure un solitaire, le poète, comme Adam Mickiewicz, de cette Pologne pour laquelle notre pays a si souvent tressailli et qui aujourd'hui ne nous connaît plus. A chacune de ses œuvres s'applique cette devise qui fut son dernier hommage à sa patrie : « Un peu de terre polonaise dans une coupe d'argent. »

L'évocatrice affiche de Jean-Pierre Alaux a été choisie par voie de concours.

LA GRANDE SAISON DE PARIS

PARADE DES VITRINES

par Amélie Anderson

Les étrangers attirés dans notre capitale par le programme des fêtes annoncées pour le mois de juin conserveront un souvenir enchanté d'une manifestation originale de l'élégance parisienne : une parade des vitrines au faubourg Saint-Honoré... En effet les commerçants du haut luxe de cette artère ayant choisi pour thème les fables de Jean de La Fontaine ont aménagé leurs devantures de telle sorte que, depuis la rue Royale jusqu'aux Ternes, tout rappelle au passant la glorieuse époque de Louis XIV : meubles, objets de style, livres précieux, bibelots rares s'offrent à ses regards, mais surtout — ce qui le distrait et l'amuse — dans chacun de ces petits musées improvisés on évoque une fable de La Fontaine dont le sujet se rapporte à la spécialité du commerçant. C'est ainsi qu'une corsetière pour indiquer l'excellence d'un article moderne d'une grande souplesse raconte à sa façon l'histoire du chêne et du roseau ! Selon que l'on dispose de plus ou moins d'espace, tantôt en plusieurs épisodes on présente la comédie aux cent actes divers et tantôt l'on se contente de faire allusion à quelque phrase du texte ou d'en résumer la moralité. Ainsi l'encadreur Dupré, dans un grand magasin d'angle, peut montrer un lion dévorant un peintre, des rats acharnés sur des documents et donner encore un aperçu de « l'homme et son image » ; tandis qu'une spécialiste du tricot, Lola Prussac, plus limitée, se contente d'offrir l'image de Perrette en « cotillon simple et souliers plats ». L'institut de beauté Harriet Hubbard Ayer, ouvrant sous les fenêtres de son splendide hôtel des sortes d'écrins protégés par des vitres, démontre qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi : rouge à lèvres, crèmes, parfums. Une hirondelle sermonne des oiselets chez le parfumeur De Brieux.

Comment voisinent d'aussi près canards, grives, bécasses, dragons, perroquets, écrevisses, éléphants, loups, renards et bovidés ? Et comment, surtout, a-t-on pu rassembler vivants, empaillés, peints, découpés en carton, modelés ou sculptés tous les animaux qui permirent au fabuliste de critiquer les faiblesses humaines ?...

Depuis plusieurs semaines les boutiques du quai de la Mégisserie ont été mises à sac — on ne trouve plus ni pigeons ni colombes chez les oiseleurs, les souris blanches, les tortues atteignent des prix fabuleux, il y a hausse également sur le marché des poissons d'aquarium, et les bouquinistes dont les boîtes vertes recèlent tant de trésors ont fourni d'innombrables exemplaires des fables de La Fontaine. Les fabricants de mannequins en osier ou en treillage de fil de fer, les spécialistes de têtes en peau, ceux qui font des poupées durent embaucher du personnel, les étalagistes furent débordés de commandes, enfin, à l'Ecole des beaux-arts, les élèves préparèrent des maquettes qu'ils proposèrent aux commerçants ; ceux-ci, toujours bienveillants pour la jeunesse, en mécènes généreux, avaient demandé à notre grande école de leur fournir par voie de concours l'affiche que nous admirons à présent dans tout le Faubourg. Cette image au dessin ferme, aux coloris à la fois sobres et vibrants, est due à Jean-Pierre Alaux, un très jeune peintre débutant qui porte un nom bien connu dans le monde des arts.

Mais essayons en quelques lignes de donner un aperçu des réalisations parfois très cocasses qui illustrent les fables dans les vitrines.

Le décorateur Dugrenot revêt de costumes d'époque les animaux malades de la peste ; le lion a fière allure assis derrière un bureau digne de Colbert. Chez Delion on assiste à une représentation théâtrale donnée en 1847 — date de la fondation de cette chapellerie aujourd'hui centenaire — où le chat, la belette et le petit lapin jouent la comédie devant un public distingué. Non loin de là, « Aux bibelots anciens », on a disposé le berger et le roi entourés

Dans cette librairie réputée du Faubourg ou Jean de La Fontaine est a l'honneur les éditions rares des « Fables » et des «Contes», illustrées de belles compositions, séduisent les bibliophiles et les amateurs.

L'ample ménagerie des « Fables » de La Fontaine a excité l'imagination des élèves des Beaux-Arts dont les spirituelles maquettes se traduisent dans les vitrines du Faubourg des élégances parisiennes par d'originales réalisations, telle ci-dessus le Chat et la Souris.

d'une quantité de personnages et d'attributs — « doux trésors, chers gages ». Sur la place Beauvau, Janga — maison de frivolités — entre les mains d'une femme métamorphosée en chatte emprisonne une souris vivante. tandis que chez Léda on nous rappelle l'utilité du vêtement de pluie : Phébus et Borée !

Les friandises sont convoitées par maître renard qui trouve les raisins trop verts dans la chocolaterie de Fourey-Galland. Enfin une surprise attend les bibliophiles qui s'arrêtent devant la librairie Lardanchet, où l'on peut admirer parmi d'autres ouvrages de prix les fables de La Fontaine illustrées de deux cent soixante-quinze compositions, édition ayant appartenu au petit-fils de Louis XIV.

Maints artistes ont contribué à donner une tenue distinguée à l'aménagement de tant de vitrines, car s'il est aisé pour un antiquaire, une galerie de tableaux ou un éditeur d'éviter toute fausse note, le problème est plus délicat pour les pâtissiers ou les artisans du luxe féminin ; or, depuis le coiffeur jusqu'au grand couturier, chacun s'est montré digne de figurer au palmarès de cette manifestation d'art et d'élégance éminemment française.

GANTS, PARFUMS

Précieux accessoires de la Mode

GANT DE COCKTAIL : SUÈDE ET ANTILOPE BLEU VERT POUR LE DOUBLE VOLANT FRONCÉ. — GANT DU SOIR : CHEVREAU GLACÉ ROSE. POIGNET MARQUÉ PAR UN ÉLASTIC ET LÉGER BOUFFANT. LE BRACELET SE PORTE SUR LE GANT

QUEL que soit le temps, sous le soleil ou sous la pluie, les femmes font assaut d'élégance en cette grande saison de Paris. Quoi de plus raffiné que les parures dites accessoires : c'est dans leur choix que réside le critère du goût.

Les modèles de gants présentés récemment ont atteint une classe encore inégalée. Gants de sport en veau velours dans des coloris délicats : miel, tilleul, platine, mastic, caramel, œuf de cane, dont la grande nouveauté réside dans l'emploi de deux coloris ou de deux matières soit pour doubler le poignet court fendu de côté, soit que la paume et le pouce fassent contraste avec le dessus de la main. Pour le cheval, le dernier chic est de porter des gants de

LES GANTS QUE PORTE CE BÉBÉ SONT CONFECTIONNÉS EN DENTELLE D'IRLANDE BLANCHE.

GANTS D'ENFANTS : 1) EN SUÈDE BLANC, POIGNET FENDU ; 2) EN SUÈDE BLANC AVEC BAGUETTES.

GANT-ÉCHARPE POUR LE SOIR : VEAU VELOURS VIOLET. COMBINAISON D'UN GANT LONG PROLONGÉ EN ÉCHARPE DRAPÉE ET D'UN GANT PLUS COURT.

ET COLIFICHETS

PAR RENÉE DERIF

LES GRANDS COUTURIERS TIENNENT BOUTIQUE DE FRIVOLITÉS. ON VOIT ICI CELLE DE MENDEL.

chevreau glacé blanc renforcé de petites pièces de crochet marine au tranchant de la main et à la jointure de l'index.

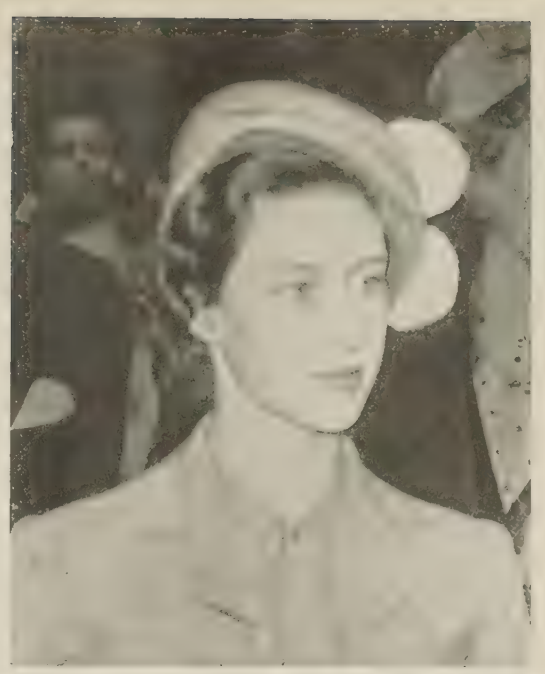
Des impressions de dentelle noire se font sur du chevreau rose pour le jour et pour le soir, tandis que des festons brodés se détachent sur des gants longs ou courts et bordent les mitaines, qui font un retour marqué, surtout le soir. Ici, beaucoup de chevreau blanc et aussi cette exquise combinaison d'un très long gant et d'un autre court. Et pour porter sur une robe décolletée voici le « gant-écharpe » prolongé et drapé en travers du dos pour venir se fixer à l'autre épaule, où le bras est nu jusqu'au gant court.

Les parures de bijoux de fantaisie ont atteint également un grand raffinement. Beaucoup de montures d'argent et de superpositions de pierres de différentes couleurs. Cette saison on aime les sautoirs de pierres dures et irisées, qu'on peut doubler pour encercler étroitement le cou, les deux bouts passant l'un dans l'autre comme dans un coulant. Mais le grand succès est pour le « plastron-résille » en brillants taillés, alternant parfois avec des perles, en cabochons de saphirs, et même formant un écossais de pierres de plusieurs couleurs. Lorsqu'il est très important il devient le collier « châle » et se porte, le soir, indifféremment sur la gorge ou dans le dos. Des manchettes rigides de métal doré, incrustées d'une petite pierre simulant les boutons de manchettes, apportent une note imprévue sur une robe à manches longues.

Quant au parfum, il faut le choisir frais ou poivré, mais subtil et pénétrant, pour embaumer parmi toutes les senteurs de l'été.

TOUT EST AGRÉABLE ET TENTANT CHEZ MAGGY ROUFF, DONT VOICI LES DERNIÈRES CRÉATIONS.

LES FEMMES SONT SENSIBLES A LA PRÉSENTATION DES PARFUMS. VOICI CELLE DE NINA RICCI.



De la tête aux pieds...

PRINCESSE MARGARET

Il nous semble intéressant d'examiner le choix des accessoires de la princesse Margaret d'Angleterre pour son voyage sur le continent, où elle est apparue éclatante de jeunesse et d'une élégance si parfaitement distinguée.

Ce petit chapeau fleuri encadrant étroitement le gracieux visage, ces souliers bien découpés, ce sac d'une simplicité qui n'exclut pas la recherche, ces bijoux discrets, tout contribue à exprimer la personnalité d'une charmante jeune fille, mais qui est en même temps une princesse de sang royal... de la tête aux pieds.

R. D.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Le centenaire du « Kalevala »

Avez-vous lu le *Kalevala* ? C'est l'épopée nationale de la Finlande. Les héros y passent en traîneau :

Le cheval court, le chemin passe,
Le traîneau fuit, le but approche.

Ou bien ils naviguent sur la mer grise :

Ils voguent sur le dos des flots
Au sein des ondes infinies.

Une froide lumière éclaire leurs aventures ; ils sont hantés par la crainte d'un pays glacé et ténébreux d'où viennent tous les maux. Leur soleil est un disque couleur de cuivre, qui fait penser à un couvercle de chaudron. Le *Kalevala* est l'épopée d'un pays neigeux, planté de sapins noirs et de bouleaux aux troncs d'argent.

Mais comment, direz-vous, peut-on parler de son centenaire ? Si l'on célébrait l'anniversaire de *l'Iliade* ou de *l'Odyssée,* c'est par millénaires qu'il faudrait compter. Cent ans, c'est pour une épopée l'extrême jeunesse. Le cas du poème finnois est assez particulier. Les questions qu'on se pose sur Homère ou sur l'auteur de *la Chanson de Roland* reçoivent, au sujet du *Kalevala,* des réponses sans obscurité. Nous n'ignorons rien de l'« Homère » finnois ni de la genèse de son œuvre. Voici cette histoire en deux mots.

L'auteur du *Kalevala,* Elias Lönnrot, naquit en 1802 dans une pauvre famille. Son père était tailleur dans un petit village, et le jeune Elias commença, lui aussi, par tirer l'aiguille. Sur les conseils du pasteur, il quitta la maison paternelle pour faire des études, et devint médecin de campagne. Les circonstances de sa vie difficile l'avaient fait circuler en Finlande ; il avait commencé à prendre connaissance du folklore. La poésie populaire devint sa passion. Il s'habillait en paysan pour parcourir les villages et les fermes et pour capter la confiance des bardes qui détenaient le trésor poétique de la Finlande. Ce n'était pas facile. La magie tient une grande place dans la poésie finnoise, et les bardes ne se livraient pas toujours, de crainte de s'aliéner quelque puissance maléfique.

Mais Lönnrot était patient et infatigable. Il commença de collectionner les chants légendaires que les bardes psalmodiaient en s'accompagnant du « kantele ». Un voyage en Carélie finit par le combler de ce qu'il cherchait. Il y découvrit des sources folkloriques d'une richesse incomparable. Un vieillard de quatre-vingts ans lui fit des récits qui durèrent quatre jours. Lönnrot se trouvait en présence de cycles épiques où les épisodes se coordonnaient et qui le mettaient sur la voie de l'œuvre qu'il allait réaliser.

Cette œuvre était une vaste compilation de tout ce que Lönnrot avait entendu. Mais il n'écrivit pas les poèmes tels qu'il les avait recueillis sur les lèvres des chanteurs populaires. Il comparait les variantes, choisissait les meilleures, fondait le tout en un seul morceau. Il publia la première édition du *Kalevala* en 1835. Son œuvre fut vite connue dans toute l'Europe. Dès 1845 elle fut traduite en français par Léouzon-le-Duc. Leconte de Lisle s'inspira d'un de ses épisodes pour ses *Poèmes barbares.* Lönnrot, qui avait continué à travailler, donna en 1849 une seconde édition de son épopée, presque double de la première : elle tient plus de 22.000 vers en cinquante chants. C'est le centenaire de cette version qui est commémoré aujourd'hui.

Nous pouvons lire le poème intégral dans une excellente traduction en vers non rimés qu'en a donné il y a vingt ans M. Jean-Louis Perret, ancien professeur à l'Université d'Helsinki. C'est à vrai dire un peu ennuyeux et d'une longueur fatigante. Nul doute que Lönnrot n'ait respecté fidèlement la masse de légendes dont il a composé son épopée : cela se voit aux redites et aux passages confus dont l'œuvre regorge. Ce qu'il y a de plus plaisant en elle ce sont les éléments de fraîche poésie populaire. Maintes pages du *Kalevala* font penser à de vieilles chansons enfantines.

Voici le départ de la fiancée pour la noce. Le fiancé l'attend. Et la fiancée chante :

Fiancé, mon excellent frère,
Tu fus patient, continue !
Celle que tu veux n'est point prête,
Ta compagne ne peut venir,
Elle tresse ses longs cheveux
Une moitié n'est pas tressée.

Les couplets se répètent : la fiancée n'a passé qu'une manche de sa robe, elle n'a chaussé qu'un de ses pieds, elle n'a ganté qu'une de ses mains. Enfin, elle est prête :

Fiancé, mon excellent frère,
Tu fus patient bien longtemps,
Maintenant ton amie est prête,
Ta colombe va se montrer.

Voilà une malicieuse hyménée qui fait songer à notre « Loup y es-tu ? » Mais ce n'est qu'un épisode entre vingt, plus ou moins liés entre eux. Des situations identiques ramènent les mêmes personnages : le vieux Vaïnamöinen, patriarche et sorcier à la fois ; le forgeron Illmarinen, qui a forgé le couvercle du monde ; le beau Lemminkaïnen, joyeux luron et grand coureur de filles. Cette société légendaire va et vient entre le Kalevala, qui est une sorte d'Olympe nordique, et le pays de Pohjola, contrée ténébreuse et mystérieuse, redoutable pour les dieux eux-mêmes, mais qui les attire toujours, car la vieille de Pohjola a de nombreuses filles à marier...

Il reste à dire pourquoi cette épopée monotone, aux récitatifs interminables, trouve aujourd'hui des commentateurs qui se passionnent pour elle. C'est qu'à l'occasion de son centenaire les Soviets l'ont revendiquée comme un de leurs trésors littéraires.

On sait que l'U. R. S. S. a détaché de la Finlande la Carélie orientale et l'a annexée sous forme de république soviétique finno-carélienne. Or nous avons dit que Lönnrot trouva en Carélie des sources importantes de son *Kalevala.* Il s'ensuit que le *Kalevala,* spécifiquement carélien, donc authentiquement soviétique, est appelé à témoigner du génie de l'empire moscovite contre les prétentions indues de l'Occident sur les beautés de la littérature finnoise. C'est le thème orchestré, pour la célébration du centenaire, par les journalistes des *Izvestia* et de la *Pravda.*

On comprend que l'annexion du *Kalevala* ait tenté l'impérialisme stalinien. On sait que le génie de la Volga et de l'Oural arracherait volontiers à l'indignité occidentale Pasteur, Jeanne d'Arc ou Archimède pour en faire des fleurons soviétiques. Lönnrot et Vaïnamöinen, voisins tout proches, étaient encore plus alléchants. Voilà donc le *Kalevala* promu au rang de poème officiel de la démocratie populaire. L'épopée finlandaise a pour Staline autant d'attrait que les *Niebelungen* en avaient pour Hitler. Encore Hitler n'avait-il pas été chercher les *Niebelungen* dans le folklore d'un pays conquis.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Le Point du jour

La mine est un thème familier à l'écran, bien qu'elle ne soit pas d'une photogénie particulière. Pourtant *le Point du jour* ne ressemble guère à ses prédécesseurs. Louis Daquin a, en effet, suivi le conseil humoristique d'Alphonse Allais qui proposait d'enlever au caoutchouc l'élasticité qui le rend impropre à tant d'usages. Consacrant un film aux mineurs, il s'est refusé à traiter les deux thèmes où leur vie prend une intensité dramatique : le grisou et la grève.

Naturellement, cette volonté préméditée se fonde sur un parti pris artistique : à savoir que la vie quotidienne, dans ses détails les plus prosaïques, constitue un thème aussi noble et aussi exaltant que les péripéties exceptionnelles qui mettent en jeu soit la vie des hommes, soit la conception qu'ils se font d'eux-mêmes.

Toute la partie documentaire du film est de premier ordre. Ce n'est pas un mince éloge, car le travail des ouvriers dans la mine n'est pas du tout conçu pour être filmé facilement, bien au contraire. Et s'il avait fallu reconstituer au studio la descente dans les puits cela aurait coûté encore plus cher que le fameux métro Barbès-Rochechouart des *Portes de la nuit.*

En revanche, dès qu'il doit créer ce qui n'existe pas, au lieu de reproduire ce qui existe, il montre ses limites. Il y a par exemple un plan qui évoque une grève du siècle passé : ce n'est rien de compliqué, les figurants sont revêtus du costume un peu différent qui était celui de l'époque et ils n'ont pas de mouvements difficiles à exécuter. N'empêche : on n'est plus sur le carreau d'une mine, mais sur le plateau du Châtelet.

J'en dirai autant pour la direction des acteurs. Ce n'est pas que *le Point du jour* soit mal interprété, bien au contraire. René Lefèvre, Jean Desailly, Jean-Pierre Grenier et Gaston Modot sont excellents. Mais ils sont excellents parce qu'ils sont de bons acteurs qui ont mis une solide expérience au service de la compréhension personnelle qu'ils se sont faite de leurs rôles. Ils jouent en même temps, ils ne jouent pas ensemble. Qu'une volonté unique, dominant leurs inspirations personnelles, leur ait imposé un style commun, voilà ce qui a manqué. Et ceux qui, à côté d'eux, ne savaient pas jouer auparavant ne jouent pas du tout.

Une remarque semblable pourrait s'appliquer au scénario. Il faut féliciter sans restriction un Russe qui vient de passer dix ans aux Etats-Unis comme Vladimir Pozner d'avoir réussi à évoquer avec autant d'exactitude des mineurs français et de les avoir fait parler juste. Soit dit en passant, cela prouve que les méthodes d'Hollywood ont du bon, à en juger par leur résultat sur un cobaye récalcitrant et peu chanceux. Mais il n'a que trop abondé dans le sens où Louis Daquin le poussait et la fragmentation du récit, destinée à donner de la condition du mineur une vue mieux équilibrée, fait aboutir en fin de compte le delta du fleuve de l'intrigue dans les marécages de l'ennui.

Toutes ces restrictions sont peu de chose par comparaison avec la réussite capitale. Le grand mérite de Louis Daquin est de nous convaincre que, sans grève et sans grisou, la vie du mineur peut être un drame, et un drame passionnant. Et il a trouvé à cet égard une collaboration précieuse chez André Bac, qui, sans jamais tomber dans l'esthétisme, a tiré de ce paysage de cheminées, de châssis à molettes, de terrils et de corons des photos d'une beauté bouleversante.

Car ce que ce film a le mérite de montrer, c'est qu'en dépit de tout ce n'est pas une malédiction d'être mineur, sauf pour ceux qui ne sont pas mineurs. Ce point a soulevé l'ironie — déplacée — de plus d'un critique.

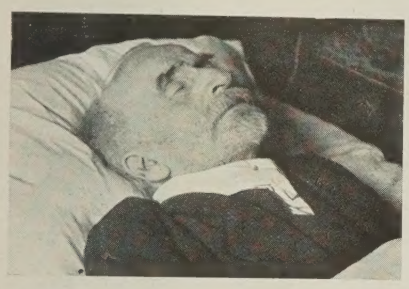
Avec autant de naïveté, les Méditerranéens se demandent comment il peut y avoir des peuples assez déshérités pour habiter des pays où il pleut à peu près tous les jours qu'il ne neige pas. Mais l'observation apprend que les hommes ont une si curieuse psychologie qu'ils préfèrent le climat auquel ils sont habitués à tout autre, même incomparablement plus agréable, et qu'ils finissent par aimer le métier le plus exténuant et le plus ingrat, y trouvant des satisfactions qui demeurent incompréhensibles au profane.

PETITES CHRONIQUES

L'EMBLÈME « OCCIDENTAL »

Au château de Courances, siège de son quartier général, le maréchal Montgomery a reçu dernièrement les journalistes parisiens. Après avoir répondu à leurs questions avec une finesse plus diplomatique que militaire, le vainqueur d'El Alamein leur présenta l'emblème de l'armée occidentale, composé de cinq maillons d'une chaîne représentant l'union de l'Angleterre, de la Belgique, de la France, du Luxembourg et des Pays-Bas. Les couleurs en sont celles des cinq nations alliées.

Le maréchal s'exprimait en langue anglaise, mais il ne dédaigne pas d'étudier le français en se promenant dans les rues de Courances et en bavardant familièrement avec ses habitants.



MAURICE BLONDEL

A Aix-en-Provence vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, M. Maurice Blondel, ancien professeur à l'université de cette ville. Membre correspondant de l'Institut, analyste et dialecticien subtil, le défunt laisse une œuvre capitale pour l'histoire des idées en même temps que l'exemple d'une âme délicate et forte au service de la pensée catholique contemporaine dont il fut l'un des représentants les plus éminents.

LÉON VOLTERRA

Avec Léon Volterra disparaît l'une des plus pittoresques figures de la scène et du turf. Ce petit marchand de programmes de « la Belle Epoque », devenu directeur de la Cigale, devait compter parmi les animateurs du music-hall et du théâtre parisiens. En même temps il constituait une écurie de course dont les couleurs triomphèrent à maintes reprises sur les grands hippodromes.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ASIE :

Alexandra David Neel, *Au cœur des Himalayas, le Nepal* (Charles Dessart, 228 pages). L'auteur, connue pour ses travaux sur le Tibet et le bouddhisme, a passé une partie de son existence dans les régions que domine l'Himalaya. Elle vit aujourd'hui retirée dans les Alpes, en compagnie de son fils adoptif, le lama Yougden, authentique moine tibétain.

C'est dire que son livre n'est pas un reportage, mais une étude aussi colorée que captivante de cette région mystérieuse qu'est le Nepal, rempart de l'orthodoxie hindoue, enserré dans les replis des chaînes himalayennes, entre le Tibet et l'Inde. C'est une initiation à l'histoire politique et religieuse d'un pays qui, dégagé de la tutelle britannique, fait aujourd'hui l'apprentissage de son autonomie.

Les scènes étranges et cruelles auxquelles Mme David Neel nous fait assister nous mettent en contact avec l'atmosphère occulte du pays. L'auteur les éclaire de sa profonde connaissance du bouddhisme, qui lui a ouvert toutes les portes. Le romanesque n'est pas pour autant absent de son pèlerinage, dont le récit mouvementé se lit comme un roman. Il abonde en épisodes émouvants, comme son tête-à-tête avec un tigre et son extraordinaire aventure à la recherche du puits au fond duquel brûle une lampe éternelle auprès d'une statue enlisée de Bouddha.

BALZAC

Albert Arrault, *Madame Hanska, le dernier amour de Balzac,* (Arrault et Cie à Tours, 230 pages). C'est le drame de l' « Etrangère », la comtesse polonaise, sur lequel Marcel Bouteron a écrit tant de pages qui font autorité, et qui reste une des plus étonnantes aventures du monde littéraire moderne.

M. Arrault retrace la véritable histoire de l'héroïne à partir du jour où Balzac fit sa connaissance. On sait qu'elle a brûlé, par un scrupule regrettable, ses lettres à l'écrivain. Mais celles qu'il lui adressa suffisent à nous faire pénétrer dans l'intimité de ces deux singuliers caractères qui se sont affrontés, puis unis.

La vie de Balzac fut traversée par deux amours : celui de Mme de Berny dura douze ans ; celui de la comtesse polonaise dix-huit ans et le mena jusqu'à la tombe.

Ce fut d'abord un amour épistolaire, puisqu'il resta près de huit ans sans voir sa correspondante.

Balzac n'était ni un Adonis ni un Don Juan, mais un sentimental : il prenait avec les femmes les chemins détournés qui ne conduisent pas nécessairement à une liaison. Selon le mot de George Sand, il était « intempérant de travail et sobre d'autres passions ».

Eveline Rzewuska, la future Mme Hanska, le rencontra pour la première fois à Neuchâtel, sur la promenade du Faubourg. Elle avait trente-deux ans, mais en avouait vingt-sept. « Je veux être votre étoile », lui dit-elle. Balzac déborde d'enthousiasme. « Autocrate des cœurs, rose d'Occident, étoile du Nord, ange de ma vie, idole éternelle », il lui prodigue les plus tendres épithètes.

M. Arrault suit nos amoureux dans les vingt-trois villes où ils se retrouvèrent, jusqu'à leur mariage à Berditchev en mai 1850. Le prêtre qui reçut la confession de Balzac dit à sa femme : « Je vous félicite, madame, car M. de Balzac a une bien belle âme ». Et l'écrivain annonce ainsi la chose à sa mère : « Dis à ton gendre que j'épouse la plus haute noblesse d'Europe. »

Mais le roman touche à sa fin : Balzac meurt cinq mois après le mariage. Sa veuve lui survécut trente-deux ans. Elle cultiva pieusement sa mémoire, maintenant — tel qu'on le voit aujourd'hui — l'état des lieux où il avait vécu et l'atmosphère d'intimité qui fait du 47 de la rue Raynouard le pèlerinage des balzaciens.

ALBERT MOUSSET.

ROSARIO ET ANTONIO

Cette question, cette réponse dans l'instant, à peine formulées ! Ces deux danseurs ne font qu'un, prodigieusement (avoir vingt-sept ans et avoir dansé vingt et un ans ensemble). On les appelle à Séville « les Gosses ». Certes leur pouvoir — qui dans les danses gitanes, le « Zorongo », le « Sortilegio de los Collares », tient du maléfice — est peut-être celui de l'enfance, celui qui est capable de transfigurer. En plus d'une virtuosité, d'une science des pas poussées à l'extrême, il y a cette connaissance qui leur fait danser les danses du XVIIIe siècle avec une élégance, une désinvolture rares. Il y a cet humour qui transforme les rotas trop connues en scènes neuves. Il y a cette force d'expression intérieure, toute cette violence contenue qui éclate soudain comme un feu noir. Ainsi un poème de Lorca devient un drame à plusieurs visages. Cette force est pathétique ou éblouissante, comme l'extraordinaire « Zapatéodo » qu'Antonio danse seul jusqu'à ce que se taise la musique : et peu à peu il force les portes du silence. Des sons clairs et graves au talon, ce frisson des jambes si rapide qu'on ne voit plus qu'une vibration de ligne.

Les couleurs chantent aussi, riches. La musique est parfaite, les musiciens n'ont jamais quitté les danseurs au cours de leurs voyages. De la tendresse à la fureur, de Séville à Grenade, d'une légende des Asturies au mystérieux Sacromonte, c'est l'âme sourde et sauvage de l'Espagne. Et le fait le plus grave et le plus beau peut-être est que toutes les chorégraphies sont d'Antonio et de Rosario, unis dans leur recherche d'ombre et de lumière.

MARTINE CADIEU.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Alex Surchamp a eu bien raison de mettre « la France à l'écoute de Strasbourg » sur la chaîne nationale pendant toute une journée. Cette heureuse initiative, qui sera prise, souhaitons-le, à tour de rôle avec nos principales villes, permet de mieux pénétrer dans l'intimité de leurs habitants.

Tous les musiciens ont répondu avec enthousiasme à l'appel des ondes : la chorale dirigée par l'abbé Hoch, le groupe de comédie de Radio-Strasbourg, qui, étayé par les grandes orgues, fit entendre une pièce dramatique de Ruffenach : *la Cathédrale ardente*, les mandolinistes, qui jouèrent leurs airs les plus attachants, le quintette à vent, qui interpréta une plaisante suite du *Blumenbüschlein*, de Muffat, et un passage strident, incisif d'un quintette à vent de Madeleine Will.

De belles légendes d'Alsace telles que *la Fille de Bernstein* furent diffusées à travers le monde.

Le quatre-vingt-cinquième anniversaire de Richard Strauss n'a pas fait oublier le cinquantième anniversaire de la mort de son homonyme autrichien, l'exquis auteur d'opérettes, et *la Chauve-Souris*, œuvre rayonnante de verve, écrite d'après le livret de Meilhac et Halévy, exécutée avec le concours d'artistes comme Arnoult, Gilbert-Moryn, Rey, Jane Rolland, ne vieillit pas.

W.-L. LANDOWSKI.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

AU SALON DES ANIMALIERS

Ce *Poisson*, œuvre d'Ed.-M. Sandoz, taillé dans un bloc de serpentine du Valais, figurait au Salon des artistes animaliers qui vient de clore ses portes. Nous reviendrons d'ailleurs plus amplement, dans un de nos prochains numéros, sur cette intéressante manifestation de la vie artistique.

A TRAVERS LES GALERIES

La Galerie André Weil vient d'organiser, avec le concours des musées de France, de l'Inspection générale des musées de province et de M. Waldemar George, une exposition consacrée à « Monsieur Ingres », au profit du musée de Montauban.

Dès 1806 Ingres, élève de David, dessinait au crayon, à Rome, des portraits qui comptent aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre de l'art français du XIXe siècle. Ingres a abordé tous les genres, le paysage excepté, mais avant tout il fut un dessinateur subtil, nerveux, recherchant la beauté d'une arabesque, l'acuité du trait ; c'est avant tout un styliste : il se plaît à évoquer les formes dans toute leur pureté, et son trait est parfois d'une densité extraordinaire.

On a coutume de considérer « Monsieur Ingres » comme le chef de l'école néo-classique de la première moitié du XIXe siècle. C'était effectivement un théoricien qui embrassa avec fougue les théories prônées par Winckelmann et Quatremère de Quincy, et dont David s'était déjà fait le champion. Toutefois, bien que « Monsieur Ingres » défendit vigoureusement la composition et le dessin contre la couleur, le retour à l'antiquité gréco-romaine contre les sujets de l'histoire contemporaine, il apparaît davantage chaque jour qu'une grande partie de son art témoigne d'une certaine attirance pour ce qu'il est convenu d'appeler le « romantisme », et même parfois pour le « réalisme ». Plusieurs de ses compositions empruntées au répertoire historique sont des sujets nettement moyenâgeux, peints avec une sorte de sentimentalisme ou de grandiloquence très en honneur chez les petits-maîtres dits romantiques. D'autre part le réalisme de « Monsieur Ingres » s'accuse dans la plupart de ses portraits et dans ses admirables études de nus ; car Ingres est avant tout un sensuel. Ses *Odalisques*, ses *Vénus*, sa *Source* nous amènent progressivement à une de ses dernières œuvres dans laquelle se résument toutes ses qualités : *le Bain turc*. Quant à ses dessins, études de nus ou portraits, ils retracent toute la société d'alors et sont frémissants de vie.

Comme le note Jean Cassou, « aussi bien nos grands hommes sont-ils ceux qui, chacun avec toutes les ressources spécifiques de sa province et en affirmant la spécificité de celle-ci, ont finalement concouru à accomplir l'irréductible unité de ce type d'homme qui est l'*homme français* ».

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS
remarqué à la Foire de Paris

ÊTES-VOUS GOURMET ?

Le Français, amateur de bonne cuisine et n'aimant pas gaspiller bêtement son argent, a fait à la nouvelle casserole automatique S. A. M. E. un succès sans précédent.

Né malin, il a vite compris qu'il valait mieux verser 5.500 francs pour avoir une casserole S. A. M. E. et profiter de ses innombrables avantages que de donner cette même somme en quelques mois à la Société « Gaz de France » ou « Électricité de France » et se trouver en fin de compte « Gros-Jean comme devant ».

C'est que la S. A. M. E. en effet cuit six fois plus vite avec quatre fois moins de gaz ou d'électricité tous les aliments, en leur conservant toute leur saveur et toutes leurs propriétés nutritives parce qu'elle préserve leurs sels minéraux et leurs vitamines.

Seuls ceux qui l'ont goûtée peuvent savoir combien la cuisine faite dans la S. A. M. E. est économique, savoureuse, onctueuse, moelleuse... en un mot digne du fin palais du gourmet français.

S. A. M. E., 98, rue d'Amsterdam, Paris. Tél. : TRI. 02-70.

PARTIR EN VACANCES

Que ce soit à la mer, à la campagne, à la chasse, à la montagne ou bien à bord d'un yacht ou d'un canoe, les joies sont décuplées quand on peut élargir le panorama nouveau qui se révèle constamment à l'aide des jumelles Huet, 50 % plus claires parce que montées en optique traitée, dernier cri de la technique.

Ces jumelles sont le cadeau idéal qu'on doit emporter avec soi, et vous en trouverez la gamme chez tous les opticiens.

C'est une fabrication Société générale d'optique, fournisseur de la marine.

DYNA-PANHARD ET VACANCES

C'est dans *l'Automobile et sports mécaniques* de juin que vous trouverez un reportage des plus complets sur la merveilleuse Dyna-Panhard ainsi que tous les conseils pour partir en vacances. Y compris le camping, la course, la moto, tout ce que votre dynamisme recherche.

En vente chez votre libraire.

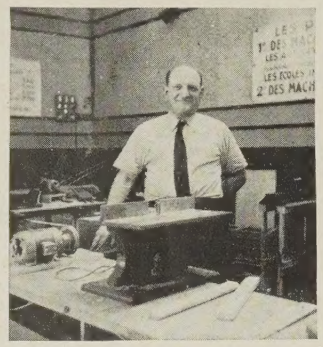
Numéro spécimen contre 50 francs à l'Automobile, 6, rue de Milan, Paris.

AUTOMOBILISTES PROTÉGEZ VOS ACCUS...

... en posant vous-même l'appareil chimique Inoxyd Ilford, déjà adopté par des milliers d'automobilistes.

Il évite définitivement la sulfatation, supprime tout entretien et garantit un rendement 100 % des accus. En vente (155 fr.) chez tous garagistes et franco contre 200 fr. Inoxyd, 16, rue de la Goutte-d'Or, Paris (18e).

A LA FOIRE DE PARIS, qui vient de fermer ses portes, les petites machines à bois "AHOR" étaient le clou du quartier de la Mécanique.



L'exposition des petites machines « Ahor », à la Foire de Paris, avait lieu dans la baraque de 5×3 m. reproduite par notre photo de droite. Les visiteurs étaient dans l'admiration de constater que ces merveilleuses petites machines, dont notre photo de gauche donne une idée des dimensions, sont capables de réaliser aussi bien une telle construction que les petites pièces les plus minutieuses. En effet *les machines « Ahor » offrent une immense gamme de possibilités et leur prix incroyable les met à la portée des bourses les plus modestes...*

Il y a douze modèles différents de machines « Ahor », à partir de 3.220 francs, dont une toupie à 6.267 francs, une dégauchisseuse à 7.475 francs, un tour à 3.450 francs, etc. ; toutes machines ne demandant que très peu de place et se contentant de petits moteurs force ou lumière.

Les merveilleuses petites machines « Ahor » sont idéales à la maison, à la ferme, à l'école, dans l'atelier artisanal ou dans l'usine, pour toutes sortes de travaux d'ébénisterie, menuiserie, charpente légère, etc.

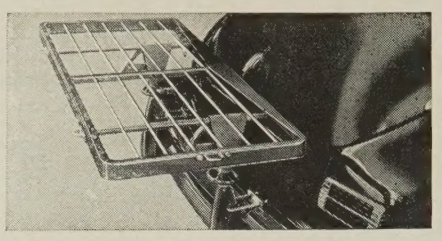
Il faut les voir travailler à l'usine ou aux Foires de Toulon, Lille, Bordeaux, Grenoble, Montluçon, Casablanca, Brive, Nancy et Strasbourg.

Tarif illustré détaillé avec caractéristiques et performances sur demande avec timbre adressée à : Machines Ahor, Service 26, rue Émile-Duclaux, 25 *bis*, Suresnes (Seine). (Autobus 14 heures au pont de Neuilly, arrêt rue des Bas-Rogers.)

NE VOUS ENCOMBREZ PAS...

... puisque l'équipement de qualité O. L. D. permet de dégager l'intérieur de la voiture en transportant paquets, colis, valises, etc., sur les porte-bagages arrière, sur la galerie de toit et dans la remorque-fourgon.

L'équipement O. L. D. s'adapte à toutes les voitures.



Ci-contre, le porte-bagages américain O. L. D. fixé au pare-chocs par quatre brides, avec interposition de coussins en caoutchouc vulcanisés dans les supports de porte-bagages, et par deux tendeurs au bas de la carrosserie. Il se relève et s'incline à volonté. Lorsque le porte-bagages est chargé, un dispositif de translation permet l'accès au coffre-arrière.

L'équipement de qualité O. L. D. comprend également le porte-bagages de luxe, le porte-bagages standard, qui peut être muni de pièces supplémentaires pour assurer en toute sécurité le transport de deux bicyclettes.

Les remorques fourgons, métalliques, surbaissées, qui s'attèlent à toutes les voitures. Trois types : 400, 500 et 600 kilos de charge utile ;

Les remorques spéciales pour bateaux métalliques : elles sont étudiées pour le transport de tous genres de bateaux à moteurs et voiliers ;

Les galeries de toit O. L. D., amovibles ou fixes, les galeries de luxe en acier inoxydable ou en alliage léger, réglables en largeur, se fixent à la main en un instant, sans percer de trous.

Les pare-chocs de luxe et les marchepieds O. L. D. pour enjoliver la voiture.

O. Lecanu-Deschamps, 51, rue Raspail, Levallois. Tél. : PER. 01-29.

Dans votre Citroën vous logerez tous vos bagages à l'abri, grâce à l'adaptation Speed qui double la capacité de votre malle arrière.

Pour tous renseignements : Éts Brissonnet et Cie, 22 ter, boul. du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Mail. 87-40.

Le château de Saché.

AVEC BALZAC EN TOURAINE

A l'ombre d'une grande effigie, la capitale tourangelle vient de présider à la double inauguration du premier congrès d'histoire littéraire et de l'année Balzac. Et pour le 150e anniversaire de l'illustre naissance le val de Loire fut le centre de ralliement des plus grands noms des lettres et de la pensée.

L'Angleterre, la Suisse, l'Italie, les Pays-Bas, la Scandinavie, invités par la France, avaient envoyé leurs plus notables représentants. Quatre journées de travaux et circuits balzaciens — programme substantiel dû aux efforts conjugués de la Direction des Arts et Lettres et du département d'Indre-et-Loire — ont montré comment on peut efficacement prolonger les grands souvenirs littéraires.

Nous avons suivi le fameux circuit du *Lys*. Comme Balzac-Vandenesse impatient de rejoindre Mme de Berny-Mortsauf, nous avons *abrégé la route en passant par les Landes de Charlemagne, situées au sommet du plateau qui sépare le bassin du Cher et celui de l'Indre ;* l'œil de Balzac — plus sûrement que le nôtre — nous a découvert cette vallée *qui commence à Montbazon, finit à la Loire et semble bondir sous les châteaux posés sur ces doubles collines ;* sur la terrasse de la Chevrière nous avons replacé la gentilhommière de Vonne sise à une demi-lieue, pour reconstituer *Clochegourde* et son val d'amour, *magnifique coupe d'émeraude au fond de laquelle l'Indre se roule par des mouvements de serpent.*

Comment, dans le fameux circuit du *Lys* que nous avons suivi, dissocier fiction et réalité ? Le bal de la préfecture, le baiser de Félix sur les blanches épaules rebondies d'Henriette, était-ce roman ou souvenir ? L'appartement de l'abbé Birotteau dans le cloître de la Psalette adossé à la cathédrale Saint-Gatien, nous jurerions l'avoir vu de nos yeux. La Grenadière, qui abrita les amours de Balzac et de la Dilecta, nous ne savions plus si elle était légende ou sanctuaire.

Plus émouvant encore, *Saché,* castelet Renaissance imprégné de romantisme, berceau de « la Comédie humaine » pieusement conservé par son balzacien propriétaire. Le lieu reste tout chargé de présence... Voici la chambre de Louis Lambert-Balzac ; le lit, le fauteuil, la table de Balzac... et sur la table, sa lampe-bouillotte, son massicot, un moulin à café...

Dans Saumur, au tournant d'une rue étroite qui grimpe vers le château, voici la maison natale d'Eugénie Grandet.

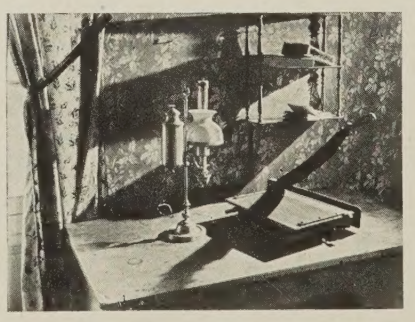
A Vendôme nous avons retrouvé le petit Honoré et ses fièvres juvéniles : le collège où six années durant il subit les disciplines en usage, cachot, culotte de fer... A l'un de ses anciens directeurs, Honoré envoie son premier livre signé d'un nom d'emprunt ; « Quittez ce pseudonyme, mon enfant, et signez Balzac. Vous irez loin ! » Ainsi dit la légende vendômoise...

Ne dirait-on pas que les promenades littéraires furent au centre du congrès ? Le bilan de ces quatre journées est trop riche, mais je m'en voudrais de ne pas insister sur les brillantes communications des érudits sans lesquels nous n'aurions pas connu l'itinéraire des pèlerinages et le secret des créations balzaciennes ; qu'on me pardonne de ne citer, entre tant d'aperçus neufs, que ceux de M. Maurice Roche, de M. l'abbé Ph. Bertault, de M. Jean Pommier, de M. Gustave Charlier, de Mme M.-J. Durry et de M. Raymond Lebègue, en qui ce congrès d'histoire littéraire trouva le plus expert des présidents. Et comment oublier M. Roland Engerand, aimable commentateur du val de Loire ?

Il y eut encore du temps pour l'exposition du musée des Beaux-Arts avec ses inestimables documents régionaux et l'envoi de la Bibliothèque nationale, pour le concert romantique qui nous apprit « la musique que Balzac aimait », pour le déjeuner du congrès au menu balzacien suivi de toasts nombreux où chacun fit amende honorable ou vida sa rancune ; il y eut enfin, aux caves de Vouvray, *le vin de Touraine, qui au lieu de griser béatifie.*

Journées lourdes de signification, attristées seulement par l'absence du cher Marcel Bouteron, architecte du vaste programme et président des républiques balzaciennes. La *ville la moins littéraire de France* a pris sur son illustre enfant une éclatante revanche ; elle a voulu effacer l'ingrate parole en inscrivant à sa place : *Ne me demandez plus pourquoi j'aime la Touraine : sans la Touraine, peut-être ne vivrais-je plus !*

L. Maurice-Amour.



La lampe de Balzac.

NOUS AVONS LU POUR VOUS...

Le nouveau livre de Maurice Genevoix : *Afrique blanche, Afrique noire* (Flammarion), nous conduit de Marrakech au Niger ; l'auteur de *Raboliot* connaissait déjà notre Afrique du Nord, il a découvert au cours de ce voyage le Sénégal et le Soudan. Avec autant de compréhension qu'il a manifestée naguère à l'égard de la Sologne ou du Canada, il nous décrit des paysages prestigieux et nous fait pénétrer dans l'attachante humanité des indigènes.

On songe à *Fabiola* ou à *Quo vadis ?* dès qu'on ouvre *l'Enfant de lumière,* d'Henry Dupuy-Mazuel (Albin Michel). Les grandes figures de saint Pierre et de saint Paul dominent ce roman, dont l'héroïne est une esclave chrétienne qui convertit le fils d'un haut fonctionnaire de Néron. Ce roman chrétien dans le paysage de la Rome des Césars renouvelle avec talent un genre qui a connu les plus grands succès.

Le titre *la Marée d'équinoxe* (Denoël) a été choisi par Henri Membré pour symboliser la vague de passion qui soulève l'âme d'un grand savant à un âge avancé de sa vie. Cet homme est hanté doublement par un amour tardif et par la crainte de sentir ses facultés d'invention lui échapper. Ce drame d'un nouveau Faust a été traité par l'auteur avec une dure amertume et un talent plein d'autorité.

Romancier fécond qui ne craint pas de nous donner des romans copieux, Pierre Frederix dans *On ne vit qu'une fois* (Gallimard) nous raconte l'histoire d'une femme qui cherche longtemps le bonheur. Plusieurs hommes, qu'elle accueille ou qu'elle refuse, la conduisent d'espérances en déceptions. Enfin le grand amour lui est révélé, mais il est trop tard, elle mourra avant qu'il s'accomplisse.

L'ouvrage le plus romanesque devient plausible lorsque la maîtrise de Pierre Frederix le prend en main.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule

PHILATÉLIE

L'ACTUALITÉ FRANÇAISE

Le budget des collectionneurs français est mis en ce moment à une rude épreuve. Les nouveautés se succèdent, et chaque mois apporte son lot de timbres d'usage courant ou de commémoratifs.

Fin avril a paru un nouveau 100 fr. de poste aérienne, tiré en brun pâle, avec pour sujet une vue aérienne de Lille, dessinée et gravée par Decaris.

Le 2 mai était mis en vente le 15 fr. bleu dédié aux « Expéditions polaires françaises », dessin et gravure de Gandon — et le 9, le « pentaptyque » de propagande en faveur des manifestations du centenaire du timbre français, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Le 11 mai sortaient quatre vignettes d'usage courant, destinées à renouveler la série des blasons. Il s'agit d'un 10 c. (armes de la Bourgogne, d'un 50 c. (Guyenne), d'un 1 fr. (Savoie), d'un 2 fr. (Auvergne) et d'un 4 fr. (Anjou), tous imprimés en trois couleurs et d'un aspect assez agréable.

Fin mai les postes ont mis en circulation le nouveau 25 fr. d'usage courant : il est bleu outremer et représente l'abbaye de Saint-Wandrille. Dessin et gravure de H. Cheffer.

Le 14 mai deux autres commémoratifs voyaient le jour : le 12 fr. marron, rappelant le VIe centenaire du rattachement du Dauphiné à la France, dessin de Spitz et gravure de Mazelin, et le 25 fr. bleu et rouge, qui doit célébrer philatéliquement l'amitié franco-américaine. Représentant les armes des deux nations, ce timbre est l'œuvre de P. Gandon.

On attend pour le mois de juin le bloc du « Centenaire », 10 fr. (+ 100 fr.) *Cérès*, et la copieuse série du « C. I. T. T. » (Conférence internationale télégraphique et téléphonique).

Le programme d'émission des postes métropolitaines est très copieux. Voici la liste des vignettes commémoratives pour mai et juin par ordre chronologique. Le 2 mai sort un 15 fr. bleu noir, œuvre de P. Gandon, qui est dédié aux « Expéditions polaires françaises ». Le 9 mai est une date importante : c'est le jour d'émission de la série commémorative du centenaire du timbre français. Le projet adopté est fort bien venu ; il s'agit d'une feuille comprenant dix rangées verticales qui sont ainsi disposées : en partant du haut, deux timbres au type « Cérès 1849 », non dentelés et gravés par Gandon, 15 fr. rouge et 25 fr. bleu. Puis un espace blanc de la dimension d'un timbre, portant le texte CENTENAIRE DU TIMBRE-POSTE 1849-1949 disposé en ovale. Enfin deux vignettes « Marianne » de Gandon, gravées et dentelées, 15 fr. rouge et 25 fr. bleu. La feuille disposée de cette façon comprendra dix bandes, soit quarante timbres au total.

Enfin la série du Congrès international des télécommunications a vu le jour le 13 juin. Le 10 fr. rouge *Chappe* est l'œuvre d'Ouvré ; le 15 fr. noir *Ampère* et *Arago* est dû à Spitz et Cottet ; le 25 fr. lie de vin *Baudot* et le 50 fr. bleu *Général Ferrié* ont été gravés par Barlangue et Munier. La série est couronnée par un 100 fr. bistre de poste aérienne, conçu par P. Gandon dans le même style que le 500 fr. UPU. Il a pour sujet une vue du pont Alexandre-III et du *Petit Palais*.

NOUVELLES DE BELGIQUE

La série annuelle de bienfaisance a paru La surtaxe dont les timbres sont grevés est destinée à diverses œuvres, dont celle de la défense contre la tuberculose et la ligue contre la poliomyélite.

Revenant à un procédé qui était bien connu avant la guerre, l'administration des postes a partagé cette émission en deux tranches.

La première comprend trois valeurs héliogravées en petit format, ayant pour motif principal une croix de lorraine : 20 + 5 c. vert foncé, 1 fr. 20 + 30 c. lilas, 1 fr. 75 + 25 c. rouge.

La seconde continue la série historique dite « des portraits du Sénat » par deux valeurs gravées de grand format, 4 fr. + 3 fr. 25 bleu pâle et 20 + 20 fr. vert bleu. Elles nous montrent les portraits en pied de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas en 1595, et de son épouse Isabelle d'Autriche.

NOUVELLES DE POLOGNE

Au mois de décembre de l'an dernier, une double série a été émise à l'occasion du « Congrès de l'Union de la classe ouvrière » : la première porte en effet la date « 8-XII-1948 » et la seconde, « XII-1948 » seulement, la date du congrès ayant été modifiée. Trois valeurs : 5, 15 et 25 zloty.

Pour honorer la mémoire du président Roosevelt, une coûteuse série de poste aérienne a paru il y a quelques mois. Elle comprend trois valeurs : 80, 100 et 120 zl., qui ont été également tirées en de nouvelles couleurs pour un bloc-feuillet vendu 500 zl. Tirage : 100.000 séries et 25.000 blocs.

Les vignettes de la série courante sont maintenant à l'effigie du président Bierut.

JACQUES BELLAY.

P. HENRY 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 60-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

VACANCES en ANGLETERRE
Cours pendant les vacances pour jeunes gens et jeunes filles désirant se perfectionner en anglais. Grande maison de campagne entourée de bois de pins, au bord de la mer. Bonne cuisine. Canotage, équitation, tennis, golf, bain de mer dans baie privée. Classe en anglais. Prix : £ 35 par mois. Ecrire Principal, SIZEWELL Hall, SUFFOLK, Angleterre.

HOTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE
(LA BAULE)
MAJESTIC Sur mer plein midi - Tél. 24-86 Près du Casino, 1er ordre. Vue unique sur la Baie.

NORD
VOS VACANCES
AU TOUQUET
La Mer - la Forêt - le Paradis des sports.

PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

SOUVENIRS DU BARON DE CRAC OU MON FRÈRE ANE, par CAMI.

Sur l'intelligence animale
On écrivit plus d'un récit,
Mais le meilleur paraîtra pâle
Quand vous aurez lu celui-ci.
Comme dans ma prime jeunesse
Mon corps trop frêle s'étiolait,
On me nourrit au lait d'ânesse,
L'ânon fut mon frère de lait !

Plus tard, m'inspirant de « Sœur Anne »,
J'appelai, dans l'intimité,
L'ânon devenu grand : « Frère âne »,
Ce dont il semblait très flatté.
Je vivais à la « Cracodière »,
Et sur les meubles du château
L'âne passait, pour la poussière,
Sa queue en guise de plumeau !

Je mis deux clochettes pareilles
A ses oreilles, et, diligent,
« Frère âne » agitait ses oreilles
Quand je voulais sonner mes gens !
Et de plus il avait coutume,
Posant deux pieds sur un réchaud,
De me repasser mes costumes
Lorsque ses fers se trouvaient chauds !

Or un jour, étant à la chasse,
Et lui seul gardant le castel,
J'entends une voix dans l'espace
Crier mon nom comme un appel !
Je fonce vers la « Cracodière »...
Sur la tour maître Aliboron
Hurlait mon nom à sa manière...
J'entre et surprends quatre larrons !

Je les occis à tour de rôle !
Vous me direz : « Vous inventez,
Un âne n'a pas la parole ! »
Foi d'Henri de Crac, écoutez :
Au lieu du « hi-han » ordinaire,
Frère âne, pour crier Henri,
A l'envers s'était mis à braire :
« Han-hi !... Han-hi !... Han-hi !... »

chausse la femme élégante

Séducta

CHARLES JOURDAN et FILS _ ROMANS (FRANCE)

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur n° 79.